

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNEE, No 563—SAMEDI, 16 FEVRIER 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. FÉLIX FAURE LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

F. SARRIS DELINTEUR

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 FEVRIER 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Les salons, par Catherine Parr. — L'esprit du siècle, par abbé Garnier. — Cerné, enfin ! par P. Colonnier. — Impressions d'Amérique, par J. G. — Question historique, par Anonyme. — Poésie : Les deux grillons, par Rosier. — Exilé par lettre de cachet, par Régis Rois. — Poésie : L'adolescent blasé, par Albert Ferland. — Le nouveau président. — Expérience scientifique (avec gravure), par Colibri. — Carnet du *Monde Illustré*. — Grand'mère (avec gravures), par Henriette Bézançon. — Pour les dames : Les toilettes de visite. — Curiosités scientifiques, par Henri de Parville. — Un conseil par semaine. — Notes et faits. — Faits scientifiques. — Gravure-devinette. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les jeux d'échecs et de dames. — Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg ; La mendicante de St-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portrait de M. Félix Faure, le nouveau président de la République française. — Cerné, enfin ! (double page).

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



LES SALONS



UNE lettre masculine, reçue ces temps derniers, appelle mon attention sur une question difficile à traiter dans ce temps où tout semble consacré aux affaires ou au commerce.

Elle était ainsi formulée :

« Vous, que votre profession et votre genre d'études appellent à analyser tant de choses, pourriez-vous nous expliquer pourquoi il n'y a plus, comme autrefois, un salon où l'on cause, où l'on s'occupe de littérature, d'art, de sciences ; enfin de toutes ces charmantes choses de l'esprit, que faisaient la grande attraction des salons d'autrefois ? Aujourd'hui, dès que vingt personnes sont réunies, il faut les amuser soit par des représentations semi-théâtrales, soit par l'exhibition de cartes et de tables de jeux, qui sont encore un des tristes côtés des affaires. »

Cette question, que tant de personnes se posent chaque jour, ne m'avait jamais fait as-

sez réfléchir pour en trouver la cause, et cependant, elle me paraît facile à apprécier.

Il n'y a plus de salons attrayants par leur conversation, depuis qu'il n'y a plus de vieilles femmes.

Ce n'est certes pas parce que l'on a découvert l'art de rester éternellement jeune, au contraire ; la nature, qui ne perd jamais ses droits, n'a apporté à cet égard aucun changement dans sa manière de procéder ; seulement, les femmes de nos jours s'étiolent, s'affaiblissent au physique et au moral ; mais elles ne vieillissent plus dans l'acception naturelle et presque sublime de ce mot. Elles considèrent comme un malheur ce qui est une des conséquences de la vie, de l'étude, de l'expérience, de la science acquise par le travail du corps et de la pensée. Le salon d'une vieille femme, lorsqu'elle avait une instruction relative et un esprit cultivé, était toujours recherché et considéré comme le plus aimable de tous.

La vieille femme, quand elle sait accepter son rôle, a abandonné toute prétention à la beauté ; elle ne pense qu'à être bonne et à faire valoir les jeunes femmes qui l'entourent. La jeunesse est si disposée à s'incliner avec respect devant une vieille femme qui dirige avec tact et esprit une conversation qui pourrait être, sans elle, ou trop futile ou trop fantaisiste, que l'on aime ce qu'elle dit, que l'on s'intéresse à ce qu'elle pense. Et surtout, on craint les jugements qu'elle peut porter, lorsque l'on sait qu'ils sont dégagés du parti pris qu'amène toujours la rivalité. La femme âgée n'aime plus le mouvement comme les jeunes ; elle sait rester au *home*. et l'on est sûr de l'y trouver, toujours prête à donner des conseils et à rendre service à tous.

Elle est près du foyer, donc on pense que d'autres y seront aussi ; et ces autres sont souvent aussi ceux que l'on recherche et que l'on aime à rencontrer. On arrive, on se groupe, on raconte et l'on sait raconter lorsque l'on se sent écouté avec plaisir.

Dépourvue de tout esprit de rivalité, la vieille femme, avec une invisible baguette de fée, chasse sans que l'on s'en aperçoive, les médisances qui déchirent, et les commérages qui amoindrissent l'esprit. Alors les gens aimables et à large intelligence ceux dont la vue s'élève parfois au-dessus des mesquineries ordinaires de la vie, aimeront à se grouper autour de ce débris du temps passé, dont les yeux pétillent encore d'esprit, et même quelquefois de malice, et dont la bouche sait exprimer des espérances pour les autres, au milieu des souvenirs qui, aujourd'hui, font sa vie.

Le groupe formé d'abord par quelques amis se recrutera surtout parmi ceux qui pensent et qui regrettent, comme elle... Les jeunes femmes y viendront, parce qu'elles sauront paraître plus jolies auprès de la vieillesse sans prétentions qui les fera valoir... Les gens d'esprit, qui se tiennent souvent à l'écart parce qu'ils savent ne trouver dans le monde ni conversation ni échange possible d'idées, se rapprocheront insensiblement du cercle où trône une vieille femme, parce qu'elle n'est distraite ni par la pensée de ses toilettes, ni par celle de ses succès mondains, et ils lui feront une cour qui pourra être enviée par de plus jeunes.

Luttez donc ensuite contre un salon où sera cette vraie et indépendante vieille femme ; le salon où l'on saura en rencontrer aussi de jeunes et jolies, et où les gens aimables et spirituels viendront apporter cet assaisonnement sans pareil, qui s'appelle l'esprit.

Seulement, comme en notre qualité de français nous savons tous que, pour faire un civet il nous faut l'indispensable lièvre, nous comprenons aussi que, pour composer un salon, il faut une vieille femme, c'est-à-dire la chose la plus introuvable qu'il soit à notre époque.

Voilà pourquoi, monsieur, il n'y a plus de salon où l'on cause, où l'on se forme, où l'on se plaise, où l'on aime à vivre, où l'on aimerait presque à mourir...

Joignons-nous donc tous ensemble pour nous écrire avec un profond sentiment de regret, presque sans espérance :

Une vieille femme s'il vous plaît !...

CATHERINE PARR.

L'ESPRIT DU SIÈCLE



L'ESPRIT de ce siècle, où des souffles généreux ont passé, où retentissent les grandes paroles des Montalembert, des Berryer, des Lacordaire et des Ravignan, de ce siècle qui, à son aurore, par la voix de ses grands poètes, vient faire amende honorable au Christ insulté par l'agonie fangeuse du XVIIIe, l'esprit de ce siècle est prompt aux capitulations.

Combien en ai-je vu, des plus purs, des plus droits, des meilleurs, glisser peu à peu sur la pente et s'en aller loin du devoir !

Voyez ce jeune homme : il a au front le double signe de l'intelligence et de la pureté. Il est fier, il est fort, il a le cœur chaud et la main prompte.

Voyez-le sortir, beau de jeunesse et d'enthousiasme, des mains de ses maîtres chrétiens.

Il a, dans ce cœur que gonflent encore les saines émotions du premier âge, une ambition à laquelle les Anges, en vérité, peuvent sourire.

Cet enfant aime à plein cœur. Il a l'ardent désir, l'impérieux besoin de se donner, de se répandre, de se sacrifier. Il aime la vérité, il aime la justice, il aime la gloire. Il aime surtout autour de lui les faibles, les souffrants, auxquels la présomption de ses jeunes forces semble promettre une protection nouvelle. Et déjà luit dans le regard clair dont il mesure l'avenir, l'orgueil à la fois et la douceur des belles actions qu'il rêve, et qu'il accomplira, n'en doutez pas.

C'est un spectacle admirable que celui-là. La droiture d'une volonté qu'aucun calcul, qu'aucune crainte n'entament, la spontanéité d'un élan qui va d'instinct vers l'Idéal, et, répandu sur ses beautés intellectuelles, le charme irrésistible de la jeunesse, je crois en vérité que c'est là une ébauche que Dieu voulut jeter sur la terre de la splendeur de ses archanges !

Je l'ai vu partir ainsi, le pieux et vaillant jeune homme. Ses maîtres, qui connaissaient la vie, l'avaient armé pour la lutte quotidienne. Et devant tant de noblesse et de santé morale, je doutais de ma triste expérience, et je me disais : Celui-ci nous consolera de tous ! Cette ambition restera droite, cet apostolat restera pur, cette sincérité se maintiendra intacte !

Hélas !

Le voici dans la vie, et la vie le meurtrit en tout ce qu'il a de plus délicat et de meilleur. Le voici dans l'action, et de la contemplation de l'idéal, obligé d'abaisser son regard à la vue des détails, sa conscience à la critique des moyens. Cette épreuve est cruelle, croyez-le, et bien peu, sans la grâce, en pourraient triompher.

Et voici que l'ambition, qui n'était chez l'enfant qu'un généreux désir de bien faire, que le rêve héroïque des âmes entièrement belles, voici que l'ambition se précise et devient au cœur de l'homme la passion exclusivement

personnelle et égoïste qui tend au succès, ne pouvant mériter la gloire.

Alors, c'est fini. L'apôtre devient politicien, le croisé devient homme d'affaires. Le dévouement disparaît, la franchise n'est plus que dans le masque : l'âme, ainsi que nous le disions dans notre livre d'études sociales, l'âme meurt, et l'œuvre ne peut plus être qu'un simulacre.

Cherchez dans le passé des hommes dont vous voyez ainsi les efforts frappés de stérilité, vous retrouverez sans peine l'heure précise où pour la première fois devant la nécessité, devant l'argent, devant l'ambition, leur conscience a capitulé.

Mes amis, croyez-le, ce n'est pas pour réveiller dans vos cœurs une inutile tristesse que je vous signale cette navrante maladie de notre époque. L'homme eut toujours cette tendance à être lâche devant la vie, et l'ironie profonde du vieux Diogène cherchant un homme avec une lanterne allumée en plein jour, peut s'appliquer à toute l'histoire du monde. Mais aujourd'hui, le mal se fait plus envahissant, parce que l'on s'est appliqué à détruire la grande force de résistance. A vous, mes amis, qui croyez, à vous qui aimez Dieu et vos frères malheureux et faibles, il appartient de donner un grand exemple à ce siècle, qui s'éteint dans la lâcheté. Placez votre cœur plus haut que la nécessité, au-dessus de tout calcul et de toute prudence. Soyez fiers, c'est-à-dire n'appartenez qu'à Dieu. Soyez braves, c'est-à-dire agissez en pleine lumière, et parlez en toute vérité !

ABBÉ GARNIER

CERNÉ, ENFIN !

(Voir gravure)

Cerné, enfin !... pris ! plus d'espoir ! elle est finie, la course furieuse, fantastique, par laquelle le misérable avait espéré échapper à la justice des hommes !

Le voilà maintenant acculé à un dernier obstacle, épuisé de fatigue, ses vêtements en lambeaux, il a laissé tomber à ses pieds son revolver dont les deux dernières cartouches ont fait deux dernières victimes : cette arme formidable, il y a un instant, n'est plus maintenant qu'un jouet impuissant et inutile !

Si, du moins, il pouvait encore s'élancer, sauter à la gorge de ses ennemis, mais non ! son bras droit est brisé : une balle l'a traversé et maintenant, il pend, paralysé, comme un lambeau ensanglanté !

Et pourtant, il arrivait déjà à la lisière de la forêt qui devait le dérober pour toujours à la vue de ses ennemis ! Encore quelques pas et il était sauvé ! Mais non : la justice de Dieu l'attendait là, implacable, terrible, et maintenant il faut expier les crimes commis !

Déjà, la corde est prête déroulant ses anneaux comme un serpent, et, dans quelques instants le corps du criminel tout percé de balles, informe, affreux à voir, se balancera, suspendu à la boucle fatale, à l'une des branches de cette forêt où il avait cru trouver le salut et l'impunité !

O justice effroyable du mystérieux "Far West," que doit-on penser de toi ? Es-tu née des instincts sanguinaires d'hommes à demi-sauvages, es-tu, au contraire la manifestation éclatante de la justice divine, punissant le crime au moyen du seul et terrible appareil qui puisse faire effet sur ces hommes à peine sortis des ténèbres de la barbarie ?...

P. COLONNIER.

On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte la vérité qui nous est amère.—J.-J. ROUSSEAU.

IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

OPINIONS DU PRINCE RUSPOLI

Voici comment un correspondant italien, M. Salvatore Cortesi raconte une conversation qu'il a eue avec le prince Ruspoli, maire de Rome, et dans laquelle celui-ci raconte ses impressions sur l'Amérique et les Américains.

Je connaissais déjà l'Amérique, dit le prince, par les descriptions que j'en avais eues, et les Américains pour m'être trouvés en contact avec eux en Europe, mais la réalité a dépassé de beaucoup ce à quoi je m'attendais.

Ah ! c'est un pays très différent de nôtre. Ici, nous sommes pleins de désœuvrés de toute condition, et là-bas tout le monde travaille, même ceux qui appartiennent aux classes les plus distinguées de la société.

J'ai aussi remarqué qu'aux Etats-Unis, celui que nous appelons le fainéant de salon, le ganyemède de profession, qui est si commun dans notre société européenne, est presque totalement inconnu. Les salles de réception, les bals, sont presque exclusivement fréquentés par les femmes. Les hommes travaillent tous, et cette occupation continuelle semble les rendre plus heureux et plus contents que chez nous. Les femmes sont très vives et très franches, si vives et si franches qu'elles pourraient nous sembler excessives en Europe. Mais il n'en est pas ainsi dans leur milieu, où ces qualités sont naturelles et sans une ombre d'affectation.

Si je devais donner une définition du monde américain, je dirais que les hommes l'enrichissent et que les femmes l'embellissent.

Les hommes sont plutôt réservés en affaires, mais ils sont les plus affables que j'aie jamais rencontrés dans mes relations personnelles. Sans parler du sentiment exquis de l'hospitalité qu'ils ont. Il n'y a service, grand ou petit, qu'ils ne soient toujours prêts à rendre, quoi qu'il puisse leur coûter. Durant mon séjour en Amérique, j'en ai eu des preuves lumineuses, ayant été l'objet, presque chaque jour, de faveurs et de gentillesses de toutes sortes.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est le profond sentiment d'ordre qui règne souverainement dans toutes les classes de citoyens. C'est quelque chose de tout à fait inconnu chez nous.

Chaque homme a un but, une règle, une action à accomplir, qu'il exécute sans jamais entraver la route de son voisin. S'il existait à Rome le même mouvement qu'à New-York, il serait très difficile de le régler avec aussi peu de moyens que ceux dont on dispose là-bas.

Prenez, par exemple, les élections américaines. J'étais là quand des milliers et des milliers de personnes remplissaient les places immenses, applaudissant ou sifflant les résultats des urnes, mais sans le moindre désordre. Si une chose semblable avait lieu chez nous, avec le tempérament facilement excitable de nos populations, nous devrions employer des régiments entiers pour empêcher les conflits entre les divers partis.

Le secret de ce qui se produit en Amérique git, suivant moi, dans le grand respect qu'on a pour la loi. Ainsi, dans les élections, la volonté du peuple, manifestée par le résultat des urnes, étant la loi, on la respecte quelle qu'elle soit.

C'est grâce à cet état de choses et aux soins dévoués et intelligents de l'archevêque Corrigan si les institutions catholiques progressent et prospèrent dans un pays éminemment protestant.

La question sociale ne paraît pas exister aux Etats-Unis, et je ne comprends pas comment elle pourrait être dangereuse. Il n'y a pas là-bas, comme ici, de différence entre les travailleurs de l'intelligence et les travailleurs

manuels. Certains ouvriers gagnent plus que les hommes de profession et que tant d'autres qui vivent du produit de leur intelligence. Pourquoi donc les ouvriers chercheraient-ils un changement de situation ? Comment pourraient-ils être mieux qu'ils le sont ?

Quant au journalisme, le chiffre, la diffusion et le volume des journaux quotidiens sont vraiment merveilleux, mais la valeur en est très discutable. Ils sont consacrés spécialement aux annonces et aux faits divers à sensation. Pour des discussions sérieuses de questions importantes, il faut les chercher dans les revues mensuelles, qui sont les plus riches et les plus importantes du monde.

Le reste de la conversation se rapporte aux affaires personnelles du prince et ne saurait avoir aucun intérêt pour nos lecteurs. Nous la terminons, en conséquence, ici.

J. G.

QUESTION HISTORIQUE

Quelles sont les puissances qui établirent les premières pêcheries de morues à Terre-neuve.

Newfoundland, ou Terre-neuve, devait être pour la Grande-Bretagne un des principaux fondements de sa puissance maritime. Pendant le voyageur Hore, qui visita ces parages en 1536, soit 39 ans après la reconnaissance de Cabot, manqua d'y périr de disette, quoique le poisson pullulât autour de lui.

Les Français ne commencèrent à s'adonner à la pêche de la morue qu'en 1540, après les explorations de Verazzano et de Jacques Cartier. Les établissements qu'ils fondèrent sur le littoral n'eurent pas dans le principe tout le succès qu'on s'était promis, et ce fut seulement sous le règne de Henri IV que le ministre Sully favorisa de tout son pouvoir la pêche de la morue, en la plaçant sous la protection immédiate du gouvernement.

Les anglais eux-mêmes n'acquirent leur prépondérance dans les mers du Nord qu'après que le célèbre Drake en eut chassé les Espagnols, et leur prise de possession à Terre Neuve ne date réellement que de l'année 1585.

Pour être juste, il convient de dire que le Portugais Corte Real avait observé l'affluence extraordinaire des morues sur le grand banc de Terre-neuve dès le commencement du XVI^e siècle. Ce fut lui qui signala pour la première fois cette mine féconde aux pêcheurs européens. Les Espagnols ont voulu se donner les gants de cette découverte ; mais rien n'appuie leur prétention.

Plus tard, les Anglais s'arrogèrent, d'eux-mêmes, un droit exclusif de juridiction territoriale sur l'île de Terre-neuve. Une colonie sérieuse fut créée par eux en 1623, sous la direction de sir Georges Calvert. Dix ans après, vinrent des Irlandais en grand nombre ; puis, de nouveau, en 1654, des Anglais.

Mais, dans le même temps, les Français fondaient un établissement à Palencia et réclamaient Terre-neuve comme faisant partie de la Nouvelle-France. Depuis, Terre-neuve a été cédée à l'Angleterre (traité d'Utrecht) ; mais, en vertu des traités de Paris (1763) et de Versailles (1783), la France a gardé le droit de pêche sur le grand banc au Nord et à l'Ouest de l'île.

Nous avons dit, ici même, que les Normands fréquentèrent Terre-neuve dès le Xe siècle.

Les Malouins y furent aussi, et les Basques, qui chassaient la baleine de préférence à la morue.

La pêche de la morue sur les côtes de Terre-neuve se chiffre annuellement par plus de cent millions de francs.

ANONYME.

LES DEUX GRILLONS

(FABLE)

Deux frères grillons nés dans un pays aride,
Où sans herbe et sans gloire ils chantaient chaque jour,
Pleuraient souvent, pleuraient encore en ce séjour,
Lorsque dans leur soleil passe une ombre rapide.

C'était, de lointains climats,
Une mouche voyageuse.

Remarquant sur leurs fronts une empreinte anxieuse,
Elle s'arrête. " En ces déserts ingrats
Pourquoi donc chantez-vous si longtemps, leur dit-elle ?
Je connais là-bas

Une plaine où serait mieux payé votre zèle.

Les vôtres y vivent nombreux
Et vraiment heureux.

Que n'allez-vous pas les rejoindre ? "

Ces mots mirent bientôt la joie aux pauvres cœurs.

A peine un jour nouveau commençait-il à poindre

Que les grillons s'étaient faits voyageurs

Où plutôt nautoniers sur la large rivière,

Qui de leurs bords montait jusqu'à leur paradis.

Avec vaisseaux légers, coups de rames hardis,

Ils voyaient leur pays déjà loin en arrière,

Quand de la brise un tourbillon soudain

Sépara les heureux qui se cherchent en vain.

" Enfin, pensèrent-ils, à quoi bon davantage
Sur la route ainsi s'arrêter,

Nous visons même but, sur une même plage
Nous devons accoster.

A nous revoir alors nous ne tarderons guère."

Et les deux, séparés, de continuer gaiement.

L'un vogua sans relâche et fatigué souvent.

" Bientôt, se disait-il, finira ma misère."

Un beau matin, sur la côte voisine,

Où sous un doux soleil se faisait la moisson,

Des gerbes il entend s'élever sa chanson ;

Des siens c'était concert sur toute la colline,
Il était rendu.

Son frère, qu'il avait sur la route perdu,

Avait su déployer souvent plus d'énergie,

Mais seulement quand tout l'y semblait inviter.

Obscurité plus grande, ou vent, ou fine pluie

Était pour lui raison de se laisser flotter ;

Et pendant ces repos la nappe d'eau mouvante,

Qui lui paraissait être une masse stagnante,

Plus vite l'entraînait qu'il n'avait pu monter.

Doncement donc il descendait la rive

Sans même s'en douter,

Quand un jour, surpris, il arrive

Devant un gouffre bruyant,

Où le flot affolé se plonge en écumant,

Et que la leur martiale

Lui fait apercevoir dans toute son horreur.

Quelle surprise ! Il voit, et déjà la rafale

A tout enseveli, projet et voyageur,

Dans l'abîme qui bouillonne.

De même, lecteur, c'est ce qui toujours advient,

Quand on désire atteindre en indolent chrétien

L'éternelle couronne,

Oubliant qu'en vertus il recule à grands pas

Celui qui n'avance pas.

Saint-Denis, P. Q., 1895.

ROSIER.

EXILÉ PAR LETTRE DE CACHET

(Suite)

—Hola ! cria-t-il, qu'y a-t-il ?...

—Au nom du roi, ouvrez ! répondit-on.

Surpris, le jeune homme obéit, quand une
dizaine de soldats firent irruption dans la pièce.

—Vous êtes le seigneur d'Orceval ? de-
manda le lieutenant.

—Oui, monsieur !... Mais que me voulez-
vous ?... Que signifie ceci ?...

—Je vous arrête au nom du roi !

—Moi ?... Il y a erreur... De quoi suis-je
accusé ?

—Je l'ignore, monsieur !... tout ce que je
sais, c'est que j'ai mission de vous arrêter et
de vous emmener avec nous...

—Où, s'il vous plaît ?...

—A Château-Thierry !

—Me permettez-vous d'écrire quelques mots
à l'un de mes amis pour lui apprendre ce qui
m'arrive ? et il pensait à Gaston.

—Cela m'est impossible, monsieur le baron ;
monsieur le gouverneur de Château-Thierry
vous le permettra peut-être, si vous le lui de-
mandez, mais, moi, je ne le puis...

—Alors, pourrais-je voir Mme D'Orceval ?

—Mes ordres me le défendent

Force fut donc au baron de partir avec

eux sans voir personne ou faire connaître à
Gaston le malheur qui l'assailait.

Le cœur rempli de crainte, il sortit du châ-
teau de ses aïeux, cherchant à découvrir d'où
le coup venait.

Deux personnes qui jubilaient, on le com-
prend, furent la baronne et le chevalier. Ils
étaient maîtres enfin, du domaine si longtemps
 convoité.

VI

Jacques fut interné dans la citadelle de
Guise, sur la colline qui domine Château-
Thierry. C'était une vaste masse de murs
épais, tours et tourelles, dont l'aspect imposant
fit frissonner le baron et le porta à croire toute
tentative d'évasion impossible de cette en-
ceinte fortifiée.

Château-Thierry avait une population de
plusieurs mille âmes, et possédait, comme
maintenant, un faubourg considérable, sur la
rive gauche de la Marne, communiquant à la
droite par un beau pont de pierre.

C'est ici que naquit le fameux poète-fabu-
liste, La Fontaine, le 18 juillet 1661. (*)

Le gouverneur du château fort ne voulut pas
accorder à son nouveau captif de correspondre
avec ses amis, et le motif de l'absence du baron
demeura donc un secret pour tous, hors trois
ou quatre personnes.

Plusieurs lettres arrivèrent à d'Orceval à
l'adresse de Jacques, mais le chevalier eut soin
de les faire disparaître.

Un jour, cependant, un mois après l'arresta-
tion, Gaston se présenta au castel et demanda
des nouvelles du baron.

Il fut introduit dans le salon, où le cheva-
lier et la baronne le rejoignirent bientôt.

Gaston croyait à un accident survenu à son
ami, mais il ne pouvait s'expliquer ses lettres
sans réponses.

Quoique Mme d'Orceval et son fils eussent
une fable de brodé sur la disparition du chef
de la famille, M. de Rochebrune n'y crut pas
entièrement.

Jacques était mousquetaire du roi, et on
alléguait qu'il avait été subitement rappelé à
la cour, mais Gaston se disait :

—Il adore ma cousine... non ! il ne serait
pas parti sans un mot !... Il aurait écrit à Gi-
sèle pour lui apprendre ce départ imprévu...
cela est sensé... Donc ! puisqu'il n'a fait rien
de tout cela, c'est qu'il y a un mystère dans
cette affaire... mais qu'est-ce ?... Ah ! oui...
qu'est-ce ?...

Et le brave garçon avait beau se torturer
l'esprit, il n'y voyait pas clair.

—Je vais voir Gisèle, se dit-il enfin, et je lui
ferai part de mes impressions ; elle est fine ;
c'est une femme supérieure qui, peut-être, dé-
couvrira le fil de cette affaire.

Cette gentille et séduisante personne com-
prit tout de suite que c'était à Paris qu'il y
avait de ténébreux dans l'absence inexplicable
de Jacques, à qui elle avait donné son cœur.

Il leur fut facile de s'assurer de la fausseté
de la fable inventée à d'Orceval, mais toutes
leurs recherches furent stériles, quoiqu'ils
eurent été plusieurs fois sur la bonne piste.

Cependant, le résultat aurait été plus heu-
reux si Louis, venant à Paris, n'eût appris
leurs démarches et deviné leurs intentions.

Voyant leur ardeur à découvrir la cause de
l'absence de Jacques, il crut plus prudent de
travailler au transfert de son frère à une autre
prison ; et il y réussit pleinement.

Le baron fut donc envoyé à l'île de Rhé, à
l'ouest de la France, pour de là attendre au
printemps de 1733, le premier navire qui cin-
grerait vers la Nouvelle-France.

Ce transfert opéré, le chevalier fut plus tran-
quille, car il espérait que Jacques serait en

Amérique avant que ses amis sachent le sort
qui l'avait atteint.

Il résolut alors de jouir du fruit de son
crime et, ayant à sa disposition la fortune de
sa mère, cela lui fut possible.

Dans la société parisienne où il allait, il
rencontra la belle Gisèle et s'éprit d'elle, mais
son amour resta sans écho.

VII

Au printemps de 1733, une bande de forçats,
à laquelle M. d'Orceval était enchaîné, fut
conduite sous la garde d'un corps d'archers, à
La Rochelle, d'où le *Héros* appareillait pour
Québec.

Des vents contraires forcèrent le vaisseau à
rester huit jours en rade, à quatre lieues de
La Rochelle, vis-à-vis l'île de Rhé.

Le baron voulut en profiter pour s'évader,
mais il était surveillé de trop près et n'eut
aucune chance d'évasion.

Le huitième jour, lorsque le vent changea et
que le *Héros* put continuer sa route, Jacques,
appuyé sur le bastingage, regardait, navré,
cette terre aimée qui, à mesure que le navire
s'éloignait en mer, semblait s'abîmer sous les
flots. Ainsi s'enfonçait en son cœur le déses-
poir amer.

Il fut là quelque temps, accablé sous le poids
de sa douleur.

Le commandant, M. de Forant, qui avait
tout de suite reconnu, à son air, un homme de
qualité, respecta cette affliction et, le premier
accès de tristesse passé, le fit venir à lui et lui
parla.

Jacques, lui ayant raconté toutes ses infor-
tunes, M. de Forant en eut compassion et lui
offrit son amitié, ce qui consola beaucoup notre
malheureux ami.

La traversée dura vingt-neuf jours.

Quand le navire approcha des côtes de l'A-
mérique, Jacques regarda avec curiosité et
émotion ce nouveau pays où il allait vivre
forcément, longtemps peut-être.

A Québec, il eut le choix d'embrasser le
métier des armes, ou d'entrer commis à la
Trésorerie.

Il opta pour son ancienne carrière.

M. d'Orceval rencontra à Québec plusieurs
jeunes gens de bonnes familles, qui comme lui
avaient été exilés à la Nouvelle-France par
lettres de cachet. Il fit la connaissance d'un
qui, s'étant sauvé de Québec, s'était égaré dans
les bois du Maine, et mourant d'inanition avait
été trouvé par des Abénakis. Puis, il avait
vécu avec eux, faisant la chasse et le com-
merce de pelleteries. Il était revenu à Qué-
bec et n'avait pas été molesté.

Ceci donna envie à Jacques de s'enfuir avec
cet homme lorsqu'il retournerait au village
indien.

De là, il pourrait peut-être passer chez les
Bastonnais, puis en Angleterre, et finalement
en France.

Pareille chose ayant déjà eu lieu pouvait se
répéter. (*)

Il s'en ouvrit à son nouvel ami qui l'ap-
prouva fort dans ce dessein et lui promit son
concours.

Il y avait quinze mois que Jacques était
dans la colonie. Il connaissait un peu le pays,
ayant monté jusqu'à Ville-Marie ; il le trou-
vait beau, mais s'y ennuyait tout de même.

La Nouvelle-France jouissait alors d'un
moment de repos. Plus de guerre avec l'An-
glais, et tranquille était l'Iroquois redouté ;
aussi les soldats français avaient peu à faire.

Les deux amis furent bientôt prêts à met-
tre leur plan d'évasion en pratique, mais il
fallait être prudent et l'occasion favorable ne
se présentait pas encore pour le soldat.

(*) Hugo. Art. Aisne *Biographie universelle*.

(*) C. Lebeau, *Aventures en Amérique*.

Enfin, un navire arrivant de France fournit le moment opportun si désiré.

Cette arrivée, comme toujours, causait à Québec, plus d'activité, plus d'entrain. On apprenait alors les dernières nouvelles d'Europe ; on revoyait des amis, et le navire apportait dans ses flancs des marchandises dont se paraient nos belles et la noblesse de Québec.

Le baron avait dit au chasseur :

— Nous partirons ce soir ; je ne serai pas de service, et comme il règne beaucoup d'animation dans la ville à cause des nouveaux venus, notre fuite ne sera pas remarquée trop vite.

Il se rendit donc à son domicile pour attendre le retour des ombres du soir ; c'était le moment convenu pour l'évasion.

A l'auberge où il se retirait, quand il entra, l'aubergiste lui dit qu'un monsieur l'attendait dans sa chambre, à l'étage supérieur, depuis une heure.

Il se hâta donc d'y monter, en se demandant quel pouvait être celui qui venait pour le voir et qui l'attendait une heure durant.

Que pouvait-on lui vouloir ?... Son projet allait-il s'avorter pour cela ?...

Il fallait se débarrasser de cette visite inattendue ; eh bien ! il le ferait ; il trouverait sûrement une ruse pour s'en délivrer.

Il ouvrit la porte de sa chambre plus ferme, plus décidé, mais, en reconnaissant celui qui l'occupait, il eut un cri de joie.

— Gaston !... Gaston !... s'écria-t-il, est-ce bien toi ?...

En effet, c'était le vicomte de Rochebrune.

VIII

Après les premiers épanchements joyeux d'une réunion aussi inattendue, nos deux amis se firent le récit de leurs aventures.

Jacques raconta ce que nous savons déjà.

Quand Gaston parla, beaucoup de choses qui avaient paru obscures à Jacques s'éclaircèrent.

Par exemple, il n'avait jamais pu s'expliquer pourquoi il avait été arrêté, jeté dans un noir cachot, et exilé. Son indignation fut grande quand il apprit que sa belle-mère et le chevalier étaient la cause de tous ses malheurs.

— Ah ! disait-il, mes pressentiments ne me trompaient pas. Il m'a toujours semblé que Mme d'Orceval ne m'aimait pas ; je vois bien que je devinais juste ; quoique je n'eusse rien fait pour encourir son inimitié... Et mademoiselle Gisèle ?... m'aime-t-elle encore ?...

— Mon cher Jacques, je ne serais pas ici, si tu n'étais plus aimé.

Nous avons trouvé ton absence et ton silence étranges, après le parti de chasse de mon père. Tu te rappelles que tu avais promis de revenir quelques jours plus tard nous revoir ?

— Oh ! oui, je m'en souviens bien...

— N'ayant pas de nouvelles de toi, j'allai à d'Orceval pour savoir ce que tu faisais.

— Je fus reçu par ta belle-mère et son fils.

— Ils me dirent que tu avais été rappelé à Paris par le capitaine de mousquetaires pour affaire importantes.

— Ils t'ont dit cela ?...

— Oui... mais je n'y crus pas entièrement, parceque tu aurais bien eu le temps d'écrire un mot à ton ami, quelque importante que fut la cause qui réclamait ta présence à Paris ?...

Régis Roy.

(La fin au prochain numéro)

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le révérend Frère Olivier, de la Congrégation du Sacré-Cœur, vient de mourir à Arthabaska.

* *

Pour la première fois depuis soixante-quinze ans le lac Champlain forme un vaste pont de glace.

* *

Le R. P. Langevin sera sacré archevêque de Saint-Boniface dans la cathédrale de cette dernière ville, à la fin de ce mois ou au commencement de mars.

* *

Le sieur Booth, général de l'Armée du Salut, se plaint du peu de succès de son armée au Canada. Elle perd du terrain, paraît-il, dans plusieurs endroits de notre pays.

* *

L'élection du président Faure, transmise à Londres le jeudi soir à sept heures et quarante-huit minutes, a été publiée six minutes après dans l'Amérique du Sud, à Valparaiso, Chili.

* *

M. Charles Peloquin est décédé la semaine dernière au Sault-au-Récollet, à l'âge de soixante-treize ans. Excellent chrétien, homme probe et loyal, très charitable, M. Peloquin ne comptait que des amis. Le défunt était un patriote de 1837.

* *

On annonce de Madagascar que les Hovas ont essayé de bombarder la ville de Tamatave occupée par les troupes françaises ; mais ils ont dû s'enfuir en désordre, tandis que les Français s'emparaient, au contraire, le 16 janvier, de la ville de Mojanza.

* *

L'indignation est intense, paraît-il, en Allemagne, contre les marins du navire *Craithie* qui a abordé, coulé et abandonné le steamer *Elbe*. On a commencé une enquête rigoureuse, et l'on parle de faire des représentations diplomatiques à ce sujet.

* *

On annonce qu'une nouvelle exposition provinciale aura lieu à Montréal, du jeudi 12 au samedi 21 septembre inclusivement. Nous espérons que les exposants s'y présenteront en grand nombre et nous souhaitons un plein succès aux organisateurs de cette grande démonstration industrielle et commerciale.

* *

Nous accusons réception du *Guide de Poche Franco-Américain*, édité par la maison L. Dermigny de New-York, 126 West 25th Street. Cet excellent guide contient, outre une carte très claire des Etats-Unis, une foule de renseignements appelés à rendre d'immenses services à ceux de nos compatriotes qui vont aux Etats-Unis. Renseignements financiers, compagnies de navigation, chemins de fer élevés de New-York, églises françaises de cette ville, Chicago, etc. Nous recommandons cette utile brochure à ceux de nos lecteurs qui se disposeraient à franchir la 45e ligne.

* *

C'est avec gratitude que nous accusons réception du premier numéro de la *Revue Nationale* publiée par le capitaine J. D. Chartrand. Cette nouvelle publication qui compte parmi ses collaborateurs les hommes de lettres les plus distingués du pays, est appelée, croyons-nous, à aider puissamment ici au développement de l'amour de la bonne et saine littérature. Puisse notre public encourager les efforts des hommes d'esprit et de cœur qui s'ingénient à l'instruire tout en lui procurant les nobles et délicieux plaisirs d'une bonne lecture. Il est si difficile d'acclimater parmi nos neiges ces fleurs littéraires pourtant si brillantes et dont les doux parfums ont consolé tant de cœurs, ont relevé tant de courages.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—C. D. B., Saint-Antoine ; Marguerite, Montréal. — Votre envoi n'a pas été accepté par la rédaction.

R. D., New-Haven (Conn.). — Impossible d'admettre votre essai poétique. Il aurait besoin d'être retouché d'un bout à l'autre.

L'ADOLESCENT BLASÉ

“ La méditation mûrit l'homme au printemps
“ Comme un rayon d'été les fruits avant le temps.”

Jeune homme, tes vingt ans ont un triste sourire.
Le malheur en ton cœur s'est-il hâté d'écrire
Les désillusions de l'homme à son déclin ?
Cueille-tu, défiant, les fleurs sur ton chemin ?
A l'âge où tant d'amour s'embrace dans nos veines
T'es-tu sevré déjà des espérances vaines ?
La jeunesse est muette au fond de ton regard
Et l'on voit à ton front les rides du vieillard ;
Ta lèvre aux plis amers semble exprimer l'injure
Des baisers venimeux de quelque bouche impure.
Sans doute des méchants, des lâches, des ingrats
Que ton cœur croyait bon, mais qui ne l'étaient pas,
Se disant tes amis dans leur langage infâme,
Semèrent l'amertume et le trouble en ton âme ;
Sans doute quelquefois, plus sombre et plus rêveur,
Sur la scène du monde, ainsi que le penseur,
Ton regard observa nos misères, nos peines,
Le bruyant tourbillon des vanités humaines,
Et devant la souffrance errant par les cités,
L'accroissement du mal, de nos iniquités,
La pitié, le dégoût, la tristesse et la crainte,
Laisserent dans ton âme une profonde empreinte ;
Maintenant pour avoir, au temps où l'on grandit,
Où l'espérance encore à nos fronts respandit,
Comme l'hymen fatal des épines, des roses,
Interrogé trop tôt le principe des choses,
Ton âme a le mépris des choses d'ici-bas,
Le désenchantement accompagne tes pas.

Albert Gerland

LE NOUVEAU PRÉSIDENT

(Voir gravure)

M. Félix Faure, le nouveau président de la République Française, est né à Paris, le 31 janvier 1841. Il a donc cinquante-quatre ans. Armateur et négociant au Havre, ancien président de la Chambre de Commerce de cette ville. M. Faure fut pendant la guerre franco-allemande commandant d'un bataillon de la garde mobile et mérita, en cette qualité, la croix de la Légion d'honneur.

Il est entré dans la vie publique en 1883, comme député de la Seine-Inférieure, et constamment réélu depuis cette époque, il a pris une part très active aux discussions parlementaires, où il a surtout apporté la contribution de sa compétence dans les questions d'affaires. Trois fois sous-secrétaire d'Etat aux colonies, dans les cabinets Gambetta, Ferry et Tirard, il était vice-président de la Chambre quand il accepta, dans le ministère Dupuy, le portefeuille de la Marine.

Expérience Scientifique

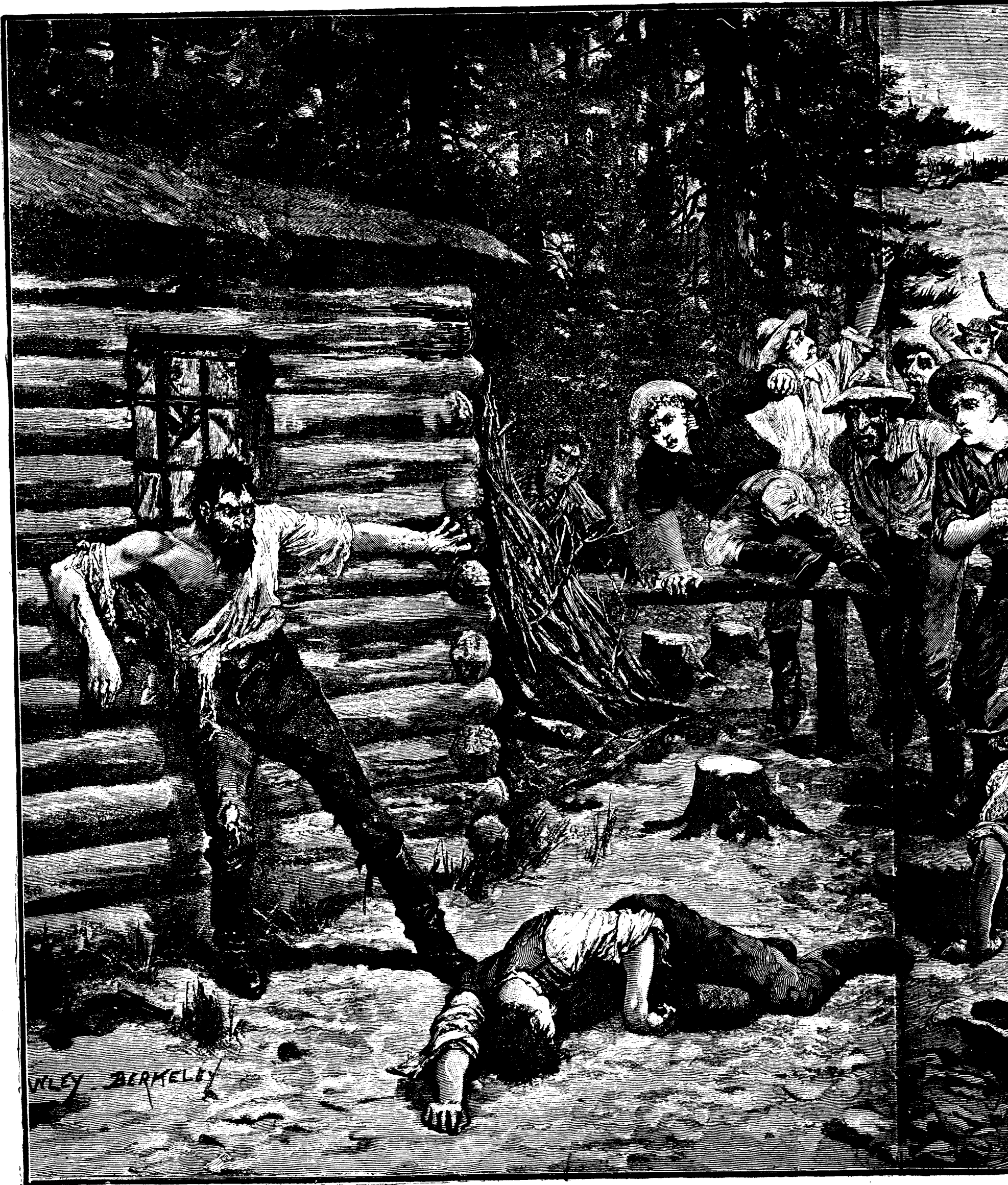
Pour faire tenir un œuf debout sur le goulot d'une bouteille, plantez dans un bouchon, l'une en face de l'autre, deux fourchettes de même dimension. Creusez le bout inférieur du morceau de liège, de sorte qu'il s'adapte bien à l'une des extrémités de l'œuf sur le bord de la bouteille en le maintenant verticalement.

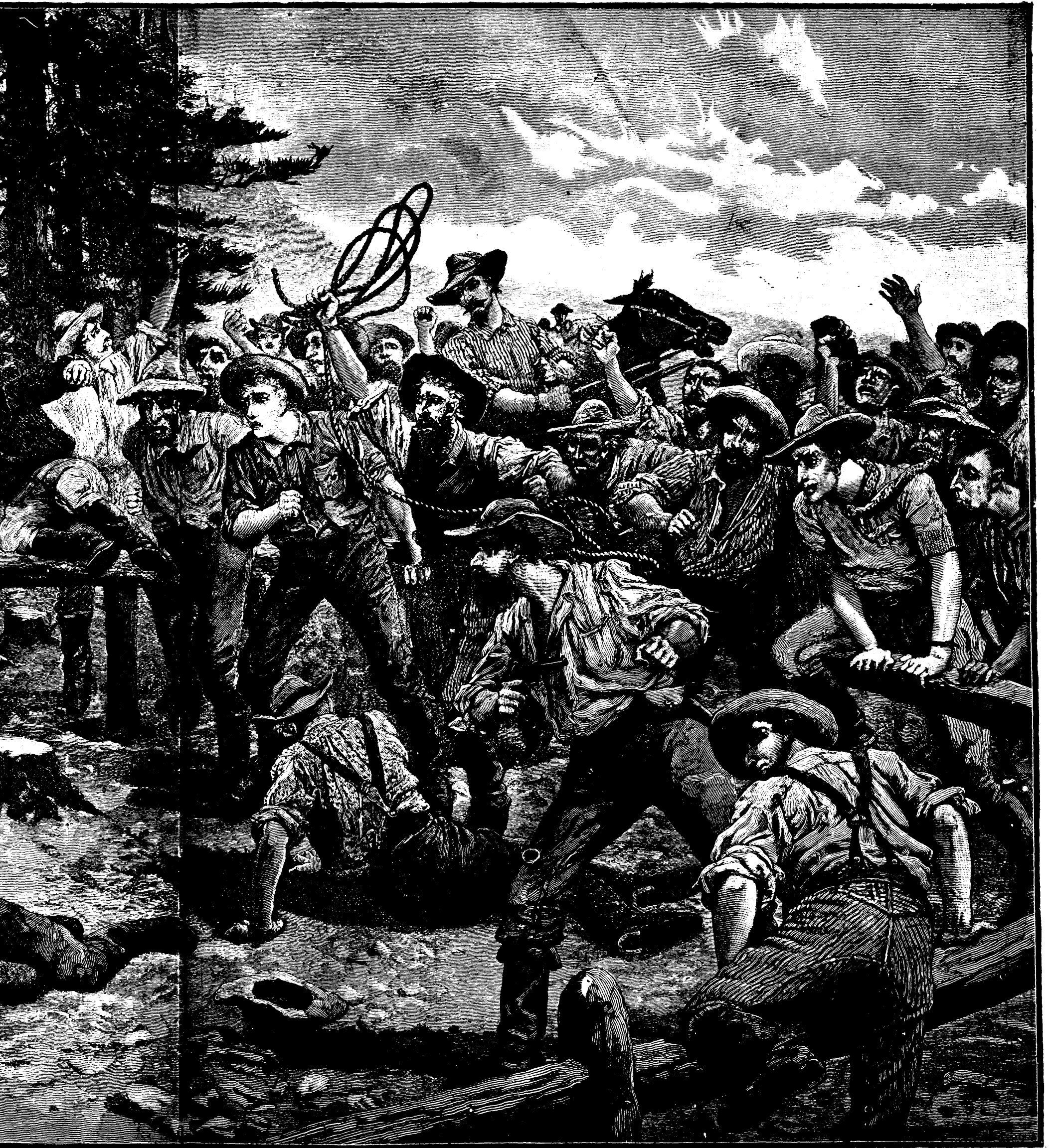
Après quelques tâtonnements, vous constaterez que l'ensemble se tient en équilibre.

COLIBRI.



La liberté est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front.—LAMENNAIS





CERNÉ, ENFIN !



J'AVAIS QUINZE ANS !... COMMENÇA GRAND'MÈRE —(Dessin de M. Edmond J. Massicotte)

GRAND'MÈRE

Elle effleura de sa petite main douce, très peu ridée, les pétales blancs et veloutés des camélias et des roses qui composaient mon premier bouquet de fiancée.

Elle sourit et soupira en même temps

—Tu es contente, mignonne ? interrogea-t-elle.

Il est probable que mes regards répondirent pour moi ; car grand'mère m'embrassa en s'écriant : " Quels beaux yeux tu as aujourd'hui ! "

Je crois qu'elle voulait dire : " Quels yeux heureux ! "

—Et les vôtres, bonne maman ont brillé ainsi, et vous avez été une jolie et joyeuse petite fiancée, m'écriai-je en caressant ses cheveux fins argentés.

—Pas si heureuse que toi, répondit-elle en souriant. Car j'ai fait un mariage de raison avec ton grand-père, qui était parfaitement bon, mais beaucoup plus âgé que moi.

Ma petite cousine Lucie, qui a quinze ans, une figure couleur de feuille de rose, des cheveux dorés tout frisés et des yeux espiègles, se pencha câlinement sur l'épaule de grand'mère avec ses privautés de Benjamine.

—Grand'maman, supplia-t-elle, racontez-nous... (c'est de circonstances : Hélène va se marier, et moi je serai sa demoiselle d'honneur), racontez-nous...

—Quoi donc ? demanda indulgemment notre aïeule, qui ne sait pas résister aux câlineries de Lucie, et qui se souvient de l'avoir tenue sur ses genoux, il n'y a pas encore très longtemps.

—Une amourette, bonne-maman ! s'écria l'enfant gâtée. Vous deviez être très jolie, s'écria-t-elle. Tenez... je vais reconstituer votre portrait... telle que vous étiez avant que les neiges d'antan aient fondu... vous aviez deux

grands yeux noirs, doux comme du velours... vos joues étaient très roses... vous étiez petite, mais très bien faite... votre main était adorable, et votre pied aussi...

Grand'mère eut un sourire un peu mélancolique. Elle entr'ouvrit un livre et nous montra un œillet blanc desséché, qui reposait entre les pages.

—C'est comme si vous disiez à la fleur qui dort là, murmura-t-elle, qu'elle fut fraîche et embaumée... Qu'importe, à présent !...

—Cela importe beaucoup, chère grand'mère... Oh ! ne cherchez pas à éluder ma question !... Il est impossible qu'avec ces yeux et ces petits pieds-là, vous n'ayez pas eu une amourette... oh ! rien qu'une, toute petite ! Contez-nous-la, voulez-vous, à propos des fiançailles d'Hélène.

Grand'mère ne sait rien nous refuser. D'ailleurs, je soupçonne les effluves d'un bouquet de fiancée d'être capiteuses et perfides, au point de tourner la tête même aux vénérables aïeules.

—J'avais quinze ans, murmura-t-elle...

—Je le savais bien ! s'écria Lucie.

—Que j'avais eu quinze ans ? demanda grand'mère en souriant.

—Mais oui : quinze ans, un petit cœur qui fait toc-toc, et une amourette !... Continuez, je vous en prie.

Grand'mère n'était plus avec nous. Elle avait pris le train... le train que vous connaissez bien... prenez vos billets !... pour aller où ?... Dans le passé !... Très bien... Nous sommes arrivés... Ah ! qu'il est joli le pays des souvenirs !...

" J'avais quinze ans.. c'est tout dire !... Et j'avais aussi une grand'mère, très bonne, très vieille, courbée et un peu sourde !...

" C'était le mois de mai... le beau mois !... Je crois qu'il était plus joli dans ce temps-là qu'à présent... Après cela, c'est peut-être que mes yeux sont changés, et ne voient plus les choses de la même façon...

" J'allais au mois de Marie avec ma grand'mère, dans notre vieille bonne petite église de province... j'y allais tous les soirs... Il n'y avait pas que moi, à ce qu'il paraît, qui y allais tous les soirs...

" Oh ! mon Dieu !... Où les amourettes vontelles se nicher !... Et les vilaines petites filles que l'on fait à quinze ans ! Comme je prie bien mieux, à présent !...

" Bref, (ici nous fûmes toutes surprises de voir notre grand'mère légèrement rougissante), mon amourette se trouva derrière un des piliers de l'église, sous la forme d'un jeune homme... après tout, je crois bien qu'il était quelconque... mais, probablement, c'était le même effet de prisme que pour le mois de mai, nos yeux se rencontrèrent... J'avais quinze ans et lui vingt... Je lus dans ses regards qu'il me trouvait gentille, et je me sentis rougir comme une fraise... Je baissai les yeux pour les relever une minute après... et mon cœur battait à petits coups si pressés que, si bonne-maman n'eût pas été sourde, elle les eût entendus, je crois.

" Cela se renouvela tous les soirs... Ah ! sainte Vierge, que mes prières furent distraites, ce mois-là, au pied de votre autel !

" Quand nous sortions de l'église, j'entendais son pas derrière nous... je n'osais pas me retourner, mais un trouble inconnu et charmant m'envahissait...

" Un soir que la rue était déserte, il chanta à mi-voix, pour moi seule... sa voix était fraîche et sonore, et j'entends encore l'air dans mon esprit, mais j'ai oublié les paroles... Cependant... tenez... dans le refrain... Oui, je me souviens... il y avait ces mots :

Je veux que la brise du soir
De toi m'apporte une parole,
Comme la brise qui s'envole,
Comme s'envole tout espoir !...

Grand'maman s'était mise à chanter d'une petite voix frêle, qui avait je ne sais quel charme lointain d'écho, et qui allait au cœur. Mes yeux se mouillèrent involontairement.

—Grand'mère, l'amourette s'est-elle donc envolée aussi ? Quel dommage ! s'écria naïvement Lucie.

—Oui, mes enfants, l'amourette s'envola à la fin de mai... quand mon père découvrit le premier et bien respectueux billet doux que m'écrivit mon inconnu... Il me donnait quelques détails sur sa famille, sollicitant ma main, ou, du moins, un mot d'espoir... mais nous étions si jeunes, et il était pauvre !... Mon père renvoya le billet doux, pour toute réponse... mais, lorsqu'il l'avait ouvert avec colère, un œillet blanc, tout embaumé, avait glissé à terre sans qu'il le vît, et je l'avais ramassé. Vous le voyez dans ce livre, où il dort depuis cinquante ans... Comme vous pouvez le penser, il n'a plus pour moi qu'un seul prix ; il me représente un peu de ma jeunesse !...

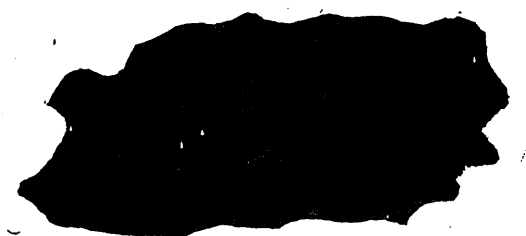
Grand'mère avait incliné la tête, et ses yeux s'étaient clos en une rêverie. Lucie et moi, nous nous taisions, émues et presque surprises, en sentant ce petit souffle du passé sur notre printemps.

Soudain, bonne-maman releva la tête, l'air presque sévère, effaçant un vague sourire atardé sur sa lèvre :

—Eh bien Mesdemoiselles, il me semble que vous venez de me faire déraisonner. Quelles folies de petites écervelées comme vous peuvent faire dire à leur grand'mère !...

—Non, bonne-maman, murmurai-je vous nous avez parlé seulement de l'époque où cet œillet jaune était blanc, frais et embaumé...

HENRIETTE BÉZANÇON.



POUR LES DAMES

LES TOILETTES DE VISITE

La liberté de mise est grande pour faire des visites ; les dames ne sont plus tenues comme autrefois de porter la mante ou le manteau ; elles peuvent les remplacer par une jaquette de drap ou de fourrure ; la jeune fille portera le collet aussi bien que la jaquette ; l'une et l'autre pourront être aussi élégantes avec une robe de laine, soit en drap, soit en fantaisie, qu'avec une riche étoffe de soie, pourvu que la robe en lainage soit de la dernière coupe et de première fraîcheur. Les jeunes filles ne portent d'ailleurs qu'exceptionnellement, en visite, la robe de soie, à moins qu'elles ne soient plus de très jeunes filles.

Pour donner à nos lectrices plus d'une appréciation, nous leur ferons connaître l'opinion des principaux journaux de mode à ce sujet :

Les robes de visite, dit la *Mode française*, se font courtes et toujours très amples. Je citerai, parmi les plus nouvelles, une robe en drap tabac avec blouse flottante, serrée à la taille par une ceinture en velours à boucle en vieil argent. Revers coquillés pareils sur le haut des manches, au cou collier de velours retenu sur les épaules par deux touffes de violettes. Capote en velours tabac garnie de nœuds bleu pâle, avec aigrette de gours s'échappant d'une touffe de plumes. Petit manchon en velours hérissé de dentelle, avec tête d'oiseau et bouquet de violettes parfumées.

Comme vêtement, un collet en velours du Nord, avec grand col carré fendu sur les épaules et entouré de zibeline.

Les manchons de fantaisie se portent presque autant que les manchons de fourrure ; seulement, tandis que ces derniers peuvent être tout à fait différents de la garniture du costume, les manchons de fantaisie doivent la rappeler en quelque point ou être complétés par le tour du cou fait avec le même tissu ou les mêmes ornements.

C'est ainsi qu'un manchon de velours noir bois ou héliotrope s'alliera avec un tour de cou dont les fleurs et la mousseline de soie ou les coques de rubans rappelleront celles du manchon. On peut faire avec peu d'étoffe et beaucoup de goût de ces fantaisies charmantes qui, n'étant pas indispensables à une toilette n'en expriment que mieux le luxe et l'élégance.

Voici l'opinion de la *Mode pour Tous* sur la toilette de visite :

La toilette de visite, genre simple et soigné se fait beaucoup en lainage. Manches ballons de soie ou de velours et garniture de fourrure. Le chapeau assorti le plus possible.

La capote reste bien toujours le modèle classique du chapeau de visite, c'est-à-dire qu'on sera toujours sûr de ne pas errer en la portant pour la dite occasion, mais on a fait place aussi au chapeau rond, surtout s'il est en velours ou de teinte assortie à la toilette.

C'est-à-dire que l'on peut faire entrer dans la catégorie des chapeaux fermés certaines formes tenant à la fois de la capote et du chapeau rond. Les formes toques, à fond drapé, peuvent être aussi habillées que la capote proprement dite, et les jeunes filles peuvent, sans outrepasser leurs droits, les adopter. Pour faire des visites de cérémonie, les jeunes filles seules seront autorisées à porter le vrai chapeau rond.

La *Mode pour Tous* ajoute encore :

On s'habille aujourd'hui très simplement pour faire les visites de jour. On porte le costume de rue ou de promenade en surveillant toutefois trois détails qui peuvent être effacés dans les courses et doivent au contraire être irréprochablement soignés dans les visites : les gants, le chapeau et la chaussure.

Les gants de visites sont en chevreau glacé. On les porte volontiers assortis à la robe. Les toilettes de ville et en plein jour. Cependant ils cèdent un peu—et pratiquement—la place aux gants de teintes foucées. Le gant noir se portent volontiers avec les costumes où domine le rouge.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

LE PARI D'UN PHYSICIEN

Un bon conseil. Ne pariez pas à la légère avec un savant. Témoin l'exemple suivant qui date d'hier.

On allait déjeuner ; tout le monde était à table. Chacun prend sous la serviette traditionnelle les œufs à la coque.

—Pas cuits ! fait de mauvaise humeur le maître de la maison en brisant la coque.

—Cependant, réplique la maîtresse de maison, ils sont restés exactement trois minutes dans l'eau, et l'eau bouillait.

—S'ils étaient restés trois minutes dans l'eau bouillante, ils seraient cuits. L'eau ne bouillait pas, ou l'on s'est trompé.

—L'eau bouillait !

—Allons donc !

Si... non... si ! Et la discussion menaçait de s'envenimer. On a déjà vu de vieux amis se fâcher à propos d'œufs à la coque.

—Permettez, interrompit un savant physicien bien connu à Paris, laissez-moi la parole un instant. Il pourrait bien se faire que vous ayez tous deux raison et tous deux torts. Les œufs ont pu rester trois minutes dans de l'eau bouillante et n'être pas cuits pour cela !

—Comment ! l'eau bouillante ne serait pas toujours de l'eau bouillante ? Tantôt elle cuirait, tantôt elle ne cuirait pas ? Mon cher savant, voulez-vous rire de vos voisins ?

—Mais non. L'eau bouillante n'est pas, en effet, toujours de l'eau bouillante ; elle n'a pas toujours la même température. On se trompe singulièrement quand on s'imagine que parce que l'eau bout, elle a à coup sûr une température de 100 degrés. Rien de plus inexact. Il y a des jours où l'eau bout à moins de 100 degrés, d'autres où elle bout au-delà. Il lui faut tantôt plus, tantôt moins de chaleur.

Les jours de grande tempête, quand le baromètre est très bas, votre eau bouillante n'a pas 100 degrés ; elle peut n'avoir que 95 degrés et même moins. Les jours de grande sécheresse, quand le baromètre est très haut, le thermomètre plongé dans l'eau marquerait 101 degrés. Or, aujourd'hui il y a tempête. Le baromètre est bas, la tourmente fait rage dans l'air, votre eau ne bouillait pas à 100 degrés, mais à moins : il fallait laisser vos œufs dans l'eau pendant plus de trois minutes. Et voilà comment le baromètre exerce aussi son influence sur la cuisson. Une bonne cuisinière devrait toujours consulter son baromètre ; car la température de cuisson est soumise à ses variations. Vous voyez bien qu'un savant peut être bon à quelque chose, même en matière culinaire !

—A vous entendre, l'eau ne bout pas à une température fixe et invariable.

—Vous y êtes. La température de l'eau bouillante peut descendre au point que je m'engage à recevoir sur la tête tout un seau d'eau qui bouillera à gros flocons. Je parie même, puisque vous paraissez peu convaincus de mon explication, que je laisserai vos œufs une demi-heure, une heure, une journée dans l'eau bouillante, sans que jamais ils cuisent. Je les retirerai frais comme je les aurai mis.

Ce fut cette fois un cri général d'incrédulité. Recevoir de l'eau bouillante sur la tête ! Plonger des œufs dans l'eau bouillante sans les retirer durs ! Ceci renverse toutes les notions acquises ! C'est impossible !

—Soit. Eh bien, parions !

—Tant que vous voudrez, parions !

Et le pari fut tenu. Rendez-vous donné le lendemain dans le cabinet du physicien.

Ce qui fut dit fut fait. Chacun avait même poussé la précaution, pour éviter toute ruse

jusqu'à apporter ses œufs. Un petit ballon en verre, comme on en trouve dans tous les laboratoires, était sur le feu.

—Vous pouvez même choisir votre eau, fit en souriant le physicien.

On emplît aux trois quarts le vase de liquide, on jeta les œufs dans le ballon ; le feu fut activé. Bientôt les bulles parurent, puis le liquide se mit à bouillir avec violence. Dix minutes se passèrent. Les œufs tournaient comme affolés au milieu de la masse en ébullition.

—Est-ce assez ? Sont-ils cuits selon vous ?

La majorité fut pour l'affirmative.

On retira le vase du feu, on enleva délicatement les œufs.

Les œufs étaient clairs comme si on venait de les prendre au poulailler. Pas la plus petite trace de cuisson. Quant à l'eau qui venait de bouillir si énergiquement, le savant y trempa sa main fort à l'aise ; elle était à peine chaude. L'eau bouillait et elle bouillait presque froide !

—J'ai gagné mon pari, fit-il ; il n'est que juste maintenant de vous dévoiler mon secret. Il est simple.

On peut faire bouillir de l'eau à la température ordinaire, de telle sorte qu'on peut avoir de l'eau bouillante à une température plus basse que celle que marque le thermomètre au moment de l'expérience. Le phénomène est facile à expliquer.

Nous oublions toujours que nous sommes au fond d'un océan d'air ; l'atmosphère, qui a au moins 80 kilomètres d'épaisseur, pèse sur nous. L'air, comme l'eau, a du poids ; et ce poids est respectable puisque, sans nous en douter, tout notre corps supporte un poids d'air d'environ 16,000 kilogrammes. (La pression atmosphérique est de 10,000 kilogrammes par mètre carré.) Cette pression de l'air sur tous les objets terrestres peut être mise en évidence par une expérience simple.

On prend un grand bocal ; on le ferme avec du parchemin très fort ; puis, à l'aide d'une petite pompe, on retire du bocal l'air qui l'emplit. Au fur et à mesure que la pompe agit, on voit le parchemin se déprimer, puis tout à coup une explosion retentit : la membrane s'est brusquement déchirée. C'est qu'à l'origine l'air contenu dans le bocal soutenait l'air extérieur ; mais une fois l'air intérieur enlevé, le support disparu tout l'air extérieur se mit à peser sur la membrane, qui ne put résister à la pression et se déchira.

Dans un vase à moitié plein d'eau et fermé, à l'aide d'une pompe appropriée, enlevez l'air qui se trouve au-dessus du liquide, et vous verrez aussitôt la masse d'eau entrer en ébullition ; on a retiré le ressort qui maintenait l'eau liquide, elle se vaporise. C'est ainsi qu'en enlevant l'air d'un ballon qui renferme de l'eau, on peut déterminer l'ébullition du liquide à des températures très basses.

HENRI DE PARVILLE.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Recette pour transformer le chêne neuf en vieux chêne.—Si un meuble en chêne vous plaît, comme forme ou comme sculptures, ne vous arrêtez pas à sa couleur, bien qu'elle ne soit point semblable à celle de votre mobilier.

Voici le moyen de transformer la couleur du chêne neuf en vieux chêne.

Placez-le sous une caisse renversée, sous laquelle vous aurez déposé une assiette d'ammoniaque liquide, le gaz pénétrant le bois le noircira d'autant plus profondément que son séjour aura été plus prolongé sous la caisse.

NOTES & FAITS

Histoire des mots et locutions

Le mot *goutte* a été employé pour la première fois vers le milieu du XIII^e siècle, et comme on était alors sous le règne des *humeurs*, la Faculté de médecine, qui comptait Guillaume de Salicet parmi ses plus illustres représentants, attribuait cette maladie au dépôt d'une humeur qui s'infiltrait *goutte à goutte* dans les différents tissus dont se compose notre organisme.

* * * *

Histoire de la peinture

Le peintre Ribera, qui aimait à traiter les sujets émouvants, peignit un jour pour le musée d'Amsterdam un *Ixion aux enfers*. Dans ce tableau célèbre, Ixion paraît étendu sur la roue, instrument de son supplice ; la douleur a rendu ses doigts crochus, contracté ses nerfs, enflé ses muscles. Une Hollandaise, à ce qu'on assure, en voyant cette scène, en conçut un tel effroi que son imagination frappée lui rappela sans cesse le même tourment ; des crampe affreuses s'emparèrent d'elle, et, se croyant à la place du malheureux Ixion, elle mourut au bout de quelque temps, martyrisée en quelque sorte par ce supplice mythologique.

* * * *

Histoire des usages

Sous Louis XIII — dit M. Franklin dans sa monographie des *gantiers parfumeurs* — il était d'usage de donner après les repas des gants aux dames. Tallemant des Réaux raconte qu'à la fin d'un festin offert à la maréchale de Témènes par le duc Henri de Nemours, celui-ci fit présenter des bassins de gants d'Espagne...

Le gant n'était cependant point admis en grande toilette, à ce point de vue il jouait un peu le rôle attribué de nos jours au pardessus. Le cérémonial ne permettait pas de se présenter ganté devant un supérieur. Ni les hommes, ni les femmes, ne portaient des gants pour danser, et il était malséant de présenter à quelqu'un une main gantée ; d'où l'ancien proverbe : *l'amitié passe le gant*. Au dix-huitième siècle, comme l'atteste le grand dictionnaire de Trévoux, édit. de 1771, un homme qui serait entré dans les écuries du roi sans se deganter, eût été exposé aux insultes des palefreniers et des pages.

* * * *

Le chien

M. Emile Blanchard, de l'Académie des sciences, publie dans la *Nouvelle Revue* une étude sur cet ami de l'homme qui s'appelle le chien. Les anecdotes sur la fidélité et l'intelligence du chien forment un sujet inépuisable et toujours intéressant. M. Emile Blanchard n'a rapporté que les faits les plus authentiques, les mieux observés et les plus curieux.

Voici encore le chien voyageur :

« L'aptitude que possèdent parfois les chiens de retrouver des chemins quand ils ont été emmenés à grandes distances a été souvent constatée. A cet égard, voici un fait bien remarquable et dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, car il s'est produit dans la famille d'un de mes amis. C'était en 1812, pendant la guerre d'Espagne ; un officier avait emmené son chien. En guerroyant à travers les serras, il ne retrouve plus son compagnon. Il écrit à sa femme qui habitait Belleville, alors une campagne des environs de Paris, que le chien a disparu, qu'il a sans doute été tué. A ce moment, les correspondances étaient lentes à parvenir. A peine la lettre était-elle ouverte que le chien apparaît en parfaite santé. Il jappait pour exprimer sa joie de son retour du long voyage qu'il avait exécuté. »

* * * *

Variétés diplomatiques

Le comte de Merle, homme très ordinaire en société, devait être plus que médiocre dans l'art diplomatique ; cependant il fut nommé ambassadeur en Portugal, et on lui adjoignit, en qualité de secrétaire de légation, l'abbé Nardy, homme d'esprit, avec lequel il partit pour sa destination. Averti qu'à sa première audience il devait adresser au roi un compliment, il pria l'abbé de le faire bien court, sa mémoire étant très mauvaise, et n'ayant pas été exercée depuis longtemps. Deux ou trois phrases adulatrices furent bientôt mises sur le papier, et l'abbé reconnut que le malheureux

comte n'avait pas même parlé modestement de sa mémoire, car, dans tout le trajet de Paris à Lisbonne, il ne put se mettre dans la tête un seul mot de ce petit discours. Enfin il imagina de l'attacher dans son chapeau, écrit en gros caractères, et de manière à pouvoir le lire aisément. Fier d'une idée aussi lumineuse, il se présenta hardiment à l'audience. Mais l'étiquette de la cour de Portugal, dont il n'avait aucune connaissance, renversa cruellement son subtil projet. A peine, après un profond salut, eut-il prononcé le mot *Sire*, que le roi lui dit, selon le protocole usité à Lisbonne : « Monsieur l'ambassadeur, couvrez-vous. » Le pauvre ambassadeur fort étonné, et croyant n'avoir pas bien compris, recommença sa révérence, et répéta : *Sire* ; le roi reprit : « Monsieur l'ambassadeur, couvrez-vous. » Il fut obligé d'obéir, et fut si déconcerté qu'il ne put ajouter un seul mot.

* * * *

Petits vers des grands poètes

Un jour que Pierre Corneille, alors très âgé mais toujours fort courtois envers les dames, avait offert ses hommages à une jeune et belle marquise, celle-ci ne l'ayant accueilli qu'avec une sorte de dédain injurieux, le vieux poète, piqué au vif, improvisa les vers suivants, aujourd'hui peu connus, qu'il fit remettre à la dame :

MARQUISE, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge,
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le Temps, aux plus belles choses
Aime à faire cet affront :
Il saura faner vos roses,
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes,
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes,
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du Temps.

Vous en avez qu'on adore ;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore,
Quand ceux-là seront usés.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

FAITS SCIENTIFIQUES

Perçage du verre.—L'*Actualité* recommande la méthode suivante : On chauffe à blanc une vrille très pointue, et on la trempe dans un bain de mercure ; on l'aigüise alors, puis on la plonge au moment de s'en servir, dans une solution saturée de camphre dans l'essence de térébenthine ; le même liquide sert à mouiller pendant l'opération la partie du verre attaquée, laquelle se perce avec autant de facilité et de netteté que du bois.

La température à l'intérieur du sol.—M. Yatchevsky a fait plusieurs observations sur les changements de la température du sol avec la profondeur, dans les montagnes de la Sibirie méridionale. Il a trouvé que ces changements sont plus rapides sur les sommets et les pente de montagnes qu'à leur pied, c'est-à-dire dans les vallées. En outre, il reconnaît que la surface terrestre, dans ces vallées, est plus froide que sur les versants des montagnes voisines. Les faits sont bien établis, mais n'ont pas encore d'explication.

Les courants d'air.—Les gens qui redoutent les courants d'air peuvent se tranquilliser. Un savant vient de démontrer que le courant d'air proprement dit n'est pas dangereux. Ce qu'on appelle habituellement courant d'air n'est qu'un courant de microbes. Quand un imprudent qui a chaud se place entre deux fenêtres ouvertes, immédiatement une foule de microbes qui grelottent viennent lui enlever sa chaleur. Et voilà comment, à force de réchauffer des microbes dans son sein, on attrape un refroidissement.

Ainsi, vous éternuez ; eh bien, ce sont des microbes qui vous chatouillent le nez. C'est beau la science !

L'hydre.—L'hydre est la créature la plus remarquable du monde. Cette bête ne vaut pas grand chose physiquement parlant, car ce n'est rien qu'un sac, ouvert par un bout et

attaché à une pierre par l'autre, mais il est presque impossible de la tuer. Tourner une hydre à l'envers ne l'empêche point de vivre à son aise. Le naturaliste français Tremblay a coupé des hydres en tranches, et en quelques jours chaque tranche est devenue un parfait animal. Il en a greffé plusieurs et a produit des monstres d'un seul corps avec six gueules. Il a trouvé que cette créature est même supérieure à la décomposition, car lorsqu'une partie de son corps perd sa fraîcheur, l'hydre la rejette et la remplace par une nouvelle en bien peu de temps.

Nouveau volcan dans la mer Caspienne.—Dans une communication à la *Société de Géographie*, M. le général Venukoff annonce que, pendant l'été de 1894, il s'est formé, dans la partie méridionale de la mer Caspienne, un volcan sous-marin que les officiers de l'avis russe *Lotzman* (Pilote) étudient maintenant. Ce navire a trouvé le sommet du volcan sous la latitude 38°13'30" Nord et la longitude 52°37', Est de Greenwich ; la distance de la côte la plus rapprochée de la mer est de 45 kilomètres. Le volcan lance jusqu'à une certaine hauteur une quantité de boue, mais son sommet est au-dessous du niveau de la mer. Le diamètre du cratère est à peine de 6 mètres et les pentes de la colline sous-marine sont si douces que, à la distance de 380 mètres du pic, la profondeur de la mer n'atteint que 15 mètres (25 : 1). Mais plus loin, à 1,800 mètres, cette profondeur devient très grande, et les cartes marines montrent qu'elle y reste la même qu'à 1,861 mètres, lorsque les sondages ont été faits dans toute la mer Caspienne.

Papiers retrouvés.—Nous lisons dans un journal maritime de New-York que l'on a trouvé, dans l'estomac d'un requin tué à Terre-d'en-bas îles des Saintes (Guadeloupe), un paquet contenant des inventaires, des factures et autres papiers qui avaient été en possession du commissaire du paquebot *Capac*, de la *New-York and Pacific Line*, parti de New-York le 10 novembre 1893 pour son premier voyage.

Lorsque ces papiers eurent été retirés de l'estomac du squal, les autorités françaises se les firent remettre et les expédièrent à M. Cecil Trevor, du Board of Trade, à Londres, qui les fit parvenir à la maison P. Grace & Cie, de Londres. Celle-ci a fait placer les papiers en question sous un globe de verre, dans ses bureaux, avec une inscription explicative, et elle a écrit le 21 novembre dernier au secrétaire de la *Pacific Steam Ship Company*, de New-York, pour lui demander à quelle date le commissaire du *Capac* a pu perdre ces papiers, afin que l'on puisse savoir combien de temps ils ont séjourné dans l'estomac du requin.

Ces papiers sont légèrement décolorés, mais l'écriture et les caractères imprimés sont toujours très lisibles. Le paquet formé par cette liasse de papiers mesurait 23 centimètres de longueur sur 7½ centimètres de largeur.

GRAVURE-DEVINETTE



Qu'est devenu ma fille ?
Cherchez-là !

Voici l'époque des valentins. En voulez-vous ? Allez chez G. A. & W. Dumont. (1826, rue Sainte-Catherine) et vous en trouverez à votre goût. Les prix sont de 5 à 75c chacun. On les envoie franco, sur réception du prix. Qu'on se hâte.

CHOSSES ET AUTRES

Les Américains consomment 90,000,000 livres de thé par an.

—Les boulangers de Winnipeg donnent 18 pains pour \$1.00.

—Il y a deux millions de veuves et un million de veufs en France.

—La manufacture de papier de Windsor Mills, emploie maintenant 300 hommes.

—Edison a déjà dépensé \$1,000,000 en expériences pour arriver à réduire les minerais de basse teneur au moyen de l'électricité.

—Le gouvernement russe vient de décider de faire l'essai de pétrole en guise de charbon combustible de locomotive.

—Que d'hommes aujourd'hui prospères dans leur commerce doivent leur succès à la prévoyance paternelle qui a songé aux enfants à faire instruire et à établir.

—Un statisticien a calculé qu'il faudrait douze millions d'années pour dessécher les mers au taux de 1000 gallons d'eau à la minute.

—Il se fait un mouvement dans l'Etat du Michigan à l'effet qu'aucun diplôme d'enseignement ne soit désormais accordé aux hommes faisant usage de tabac.

—En Angleterre, un homme fait fortune sur huit qui se ruinent. Dans le même pays, les gens à gages perdent onze millions de louis par année par la maladie.

—Si toutes les locomotives et tous les chars des Etats-Unis étaient attachés ensemble, cela formerait un convoi de chemin de fer long de 7,000 milles.

—Dans l'univers entier il y a 270 villes renfermant plus de cent mille habitants chacune; 35 ayant plus de cinq cents mille habitants; et 12 ayant plus d'un million.

—Un commis laborieux et surtout homme d'ordre est une perle dans un magasin. C'est invariablement celui-là qui commande le meilleur salaire parce qu'il sait tirer parti de ce qui peut rapporter profit.

—Lorsqu'on découvre le pétrole en Amérique, on lui donna d'abord le nom d'huile de roche et on le vendit dans de petites fioles pour s'en servir comme d'un remède spécifique dans les cas de rhumatisme.

—La population de Londres est maintenant de 5,948,300, et augmente au taux de 105,000 par année. C'est un million d'âmes de plus que le Canada tout entier, ou l'Irlande.

—Jamais, dans l'histoire du mélodrame, il n'y a eu de plus légitime succès que *Fast Mail* qui est donné au Royal cette semaine. Ce mélodrame sera représenté par une des troupes de Lincoln J. Carter, c'est-à-dire une des quarante-deux que cet impresario a eu en Angleterre et des deux qu'il a aux Etats-Unis. La représentation est complétée par de magnifiques effets scéniques. On voit sur la scène tout un convoi de chemin de fer, et une foule d'autres attractions. Comme d'habitude il y aura matinée chaque jour.

LE ROMAN D'UN CRIME

C'est avec plaisir que nous vous annonçons que la "Bonne Littérature Française", si souvent rappelée à l'intention de nos lecteurs, vient de commencer sa deuxième année par un des plus émouvants, un des plus intéressants, un des plus charmants ouvrages qui ne soient jamais sortis de la plume d'un écrivain français.

"Nous ne voulons pas ici vous dire comment un ménage heureux, doux et tranquille tel que la légende, et un amour pur éclos sous ses paisibles auspices soient troublés tout à coup par le crime infâme et terrible d'un monstre à forme humaine, séduit et entraîné par la mauvaise compagnie. Comment enfin la divine Providence déjoue la trame des criminels et fait éclater l'innocence de la victime, par un dénouement heureux entre tous."

Ce volume est en vente au complet pour 10 centimes seulement dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs Leprohon & Leprohon, 25, rue St-Gabriel, Montréal.

Agent pour Québec, J. A. Légié, 51, boulevard Langelier; pour Ottawa et Hull, L. L. Gravelle, 63 1/2, rue Rideau.

Demandez aussi le catalogue de nos publications de famille, vous en serez enchantés. Nous demandons des agents pour tout le Canada et les Etats-Unis pour la vente et l'abonnement de la "Bonne Littérature Française", publication mensuelle.

Pour toutes informations et conditions de vente, s'adresser au bureau principale, 25, rue St-Gabriel, Montréal.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Mon Premier se construit,
Mon Second est un fruit,
Et mon Entier un bruit.

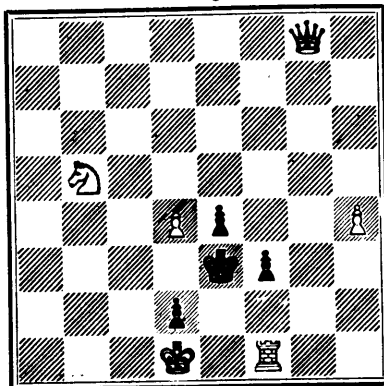
ÉNIGME

Je neurs et je renaiss, et par un sort nouveau
Les lieux où je naquis me servent de tombeau.
Celui qui m'a formé fait l'or, l'argent, le cuivre.
Je suis utile à tous en la guerre, en la paix.
Il me faut enterrer pour me faire revivre,
Et si je ne pourrais, je ne revis jamais.

LES ECHECS

PROBLEME No 175

Composé par M. E. Pradignat
Noirs.—4 pièces



Blancs.—6 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 174

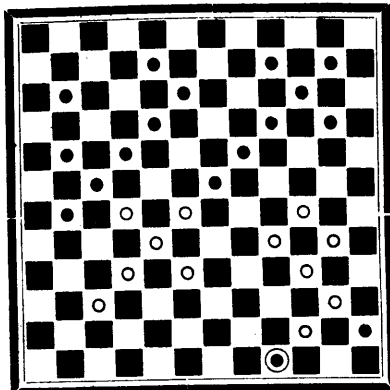
Blancs Noirs
1 T3FR 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 162

Composé par C. E. Saint-Maurice, Montréal
(Agé de treize ans)

Noirs.—17 pièces



Blancs.—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 160

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
47	40	17	30
44	37	31	44
45	38	44	33
46	39	33	48
56	49	30	41
52	47	47	52
63	58	57	50
49	44	50	37
43	21 gagnent.		

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamsville, Con.;



W. H. Ward.

Un Cas Presque Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE EN PRENANT

Le Pectoral-Gerise d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclarèrent mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Gerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux plus importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Gerise d'Ayer m'a sauvé la vie."—W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

LE PECTORAL-GERISE d'AYER
La plus haute récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

ACADEMIE DE COUP

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CONSTIPATIONS DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,
Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications; hebdomadaire. 32 pages, belles illustrations; abonnement: \$6.40 par an, 9, rue François Ier, Paris France.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 11 février.

Lundi—*Les Trois Chapeaux*, comédie en 3 actes et un monologue par M. Debrigny.

Mardi (soirée de gala)—*La Traviata*, grand opéra en 4 actes de Verdi, l'un des plus grands succès de la saison. Bénéfice de Mme Bouit.

Mercredi après-midi (matinée spéciale aux prix des soirées ordinaires)—*Faust*, grand opéra en 5 actes de Gounod. Deux premières chanteuses.

Mercredi soir—Pas de représentation. Jeudi (soirée de gala)—*Serment d'Amour*, opéra-comique en 3 actes d'Edmond Audran. Mme Bouit et M. Visière.

Vendredi—*Mignon*, opéra en 4 actes. Deux premières chanteuses.

Samedi en matinée—*La Fille du Régiment*, opéra-comique en 2 actes de Danizette, et un lever de rideau.

Samedi soir—*Rip-Rip*, opérette en 3 actes de Planquette. Mlle Degoyon.

Prix des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame, et au théâtre.



PANACEE DU PERE LAFITAU

MISSIONNAIRE AU SAULT ST-LOUIS (Caughnawaga 1712)

Le seul remède capable de guérir les fièvres scarlatines, la rougeole, la petite vérole, les fièvres typhoïdes, fièvres intermittentes, débilité, faiblesse, pleurésie, mal de poux, enfants rachitiques dévorés par la constipation, les convalescents, sur les personnes faibles et consomptifs, elle fait des miracles. J'ai en ma possession des certificats de la main même du Père Lafitau, qui datent du temps qu'il était missionnaire au Canada. Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Gabriel.



L. H. GOULET FLEURISTE

Roses et palmiers une spécialité. Toutes sortes de fleurs fraîches coupées. Couronnes et bouquets faits sur commande.

1911 Ste-Catherine
TÉLÉPHONE BELL 6931

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr. Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

I

Huit heures du soir.

Le vaste hall d'une habitation quasi princière.

Du côté du parc, un immense vitrail à petits carreaux montant jusqu'à la corniche, descendant jusqu'au parapet et s'ouvrant par trois baies sur un large balcon.

Des trois autres côtés, des tapisseries des Flandres encadrées dans des panneaux de chêne noirci par le temps.

Sur les tapisseries, des portraits d'ancêtres, casqués et cuirassés, ou en costumes de cour.

En face du vitrail, entre deux hautes portes en chêne semblable à celui des panneaux, une cheminée monumentale surmontée d'un écusson portant d'azur au lévrier d'or, timbré de la couronne de comte, avec pour support deux lions et pour devise ce jeu de mots héraldique : *D'Areynes toujours dans l'arène*.

Les crédences, les bahuts, les sièges, tous *du temps* (comme on dit aujourd'hui) du plus merveilleux travail et de la plus admirable conservation.

Le plafond très élevé offrait des caissons alternativement bleus et rouges et fleurdelisés.

Dans le hall que nous venons de décrire aucune lampe n'était allumée ; mais, par instants, des lueurs intermittentes l'éclairaient jusque dans ses profondeurs.

On entendait au lointain les sourds grondements d'une canonnade, alternant avec le crépitement des feux de peloton répercutés d'une façon sinistre par les échos des montagnes et des bois.

Les lueurs passagères dont nous avons parlé provenaient des éclairs de la poudre.

Debout, et le front appuyé contre l'un des carreaux du vitrail, un homme de haute taille, un vieillard, interrogeait l'horizon malgré les ténèbres que ses regards s'efforçaient de percer, et prêtait l'oreille avec une anxiété croissante aux bruits lugubres du canon et de la fusillade.

C'est que notre récit commence dans les premiers jours de septembre de l'Année terrible et que, depuis cinq heures de l'après-midi, un combat inégal et meurtrier était engagé entre une division de l'armée française et tout un corps de l'armée allemande.

Nous sommes au château de Fenestranges, dépendant de la commune qui porte ce nom dans le département de Meurthe-et-Moselle, village placé au point central du triangle que forment les villes de Metz, de Nancy et de Strasbourg, par conséquent tout près de la frontière du grand-duché de Bade.

Le château, qui jadis appartenait aux ducs de Lorraine, date de plus de quatre siècles.

Construit sur un plateau élevé, au milieu de bois séculaires dans lesquels on a taillé un grand parc clos par des murailles et des sauts-de-loup, il a conservé en plein dix-neuvième siècle son aspect féodal du temps jadis, de même que le comte Emmanuel d'Areynes, malgré ses soixante quatorze ans bien sonnés, gardait l'aspect imposant des anciens preux qui ont porté si haut la bannière de la France et tant fait pour sa gloire.

Le comte était de haute stature, nous l'avons dit : sa taille restait aussi droite et sa démarche aussi ferme que trente ans auparavant.

Ses larges épaules semblaient faites pour porter l'armure des chevaliers ses aïeux, et son robuste bras pour manier sans peine la lance pesante ou la lourde épée.

C'est à peine si le visage du comte offrait quelques rides, et ses yeux aux prunelles d'un bleu d'acier n'avaient rien perdu de leur éclat ; mais la violente coloration de son teint, rendue plus frappante par son contraste avec les cheveux et la barbe d'une blancheur de neige, indiquaient une disposition à l'apoplexie.

Les poings crispés, le regard chargé de haine et de colère, il s'obstinait à sonder l'horizon noir que l'éclair d'un coup de canon illuminait de seconde en seconde, faisant paraître, dans les intervalles, les ténèbres plus profondes.

Brusquement, il frappa du pied avec rage et le parquet trembla.

—Seront-ils donc encore vainqueurs ? murmura-t-il d'une voix sourde. Dieu est-il contre nous ? Noble France, es-tu donc maudite ? Chère France, es-tu condamnée ?

Puis il revint à son poste d'observation et de nouveau il appuya son front au vitrage.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Tout à coup l'attention de M. d'Areynes fut attirée par un bruit léger.

On frappait doucement à l'une des portes du hall, il prêta l'oreille pour s'assurer qu'il ne se trompait pas.

On frappa de nouveau un peu plus fort.

Le comte alors se dirigea vers le centre de la pièce, et d'une voix de commandement cria :

—Entrez !

La porte s'ouvrit et un homme d'une cinquantaine d'années, entièrement vêtu de noir et tenant à la main une lampe à globe de verre dépoli, franchit le seuil et posa la lampe sur un meuble.

Puis il se tint immobile, semblant attendre qu'on l'interrogeât. C'était le valet de chambre et en même temps l'homme de confiance, le factotum de M. d'Areynes.

—Ah ! c'est toi, Renaud . . . dit le gentilhomme. Viens-tu m'apprendre quelque chose de nouveau et quelque chose d'heureux ?

—Hélas ! monsieur le comte, rien d'heureux . . . répondit Renaud.

—Les Allemands ?

—Marchent sur la route de Nancy . . .

—Et ils avancent ?

—Ce n'est que trop certain, puisque le bruit du canon se rapproche.

—Alors nous battons en retraite ! Une fois de plus, nous sommes vaincus !

En prononçant ces mots, les lèvres du comte tremblaient d'humiliation et de fureur.

—Tout est à craindre . . . balbutia Renaud avec abattement.

M. d'Areynes courba la tête, tandis qu'un long frisson pareil à celui de l'agonie, secouait ses épaules puis, pendant un instant, d'un pas fiévreux et inégal il arpenta le hall en prononçant des mots indistincts.

Soudain il s'arrêta en face du serviteur dévoué dont le regard inquiet ne le quittait pas.

—Raymond Schloss est-il au château ? demanda-t-il

—Non, monsieur le comte . . . il est sorti.

—Sorti seul ?

—Seul, oui.

—Armé ?

—Oui, monsieur le comte.

—Où allait-il ?

—Rejoindre ses amis, nos compatriotes.

—C'est juste, c'est la nuit surtout qu'ils font la chasse aux vedettes allemandes . . .

Le vieux gentilhomme poussa un long soupir et reprit.

—Dévouement inutile ! . . . Contre le nombre ils sont impuissants

—Ils ne le seraient plus si tout le monde suivait leur exemple, —murmura Renaud.

—Oui, tu as raison, mais par malheur tout le monde ne leur ressemble pas. Enfin, j'admire du plus profond de mon cœur leur courage, leur abnégation, leur patriotisme ! . . . Ces luttes dans l'ombre sont périlleuses . . . Ceux qui les tentent sont des héros, mais à quoi bon cet héroïsme ?—Que peuvent-ils un contre mille ? Si Raymond se fait tuer, sa mort n'aura servi à rien ! Dieu ne m'a-t-il donc laissé vivre que pour voir la force brutale primer le droit et le fouler aux pieds ?

M. d'Areynes s'animait en parlant, la colère faisait gonfler les veines de ses tempes, et les tons déjà pourpres de son visage devenaient violets.

—Calmez-vous, je vous en supplie, mon bon maître ! fit Pierre Renaud d'une voix émue.

—Me calmer ! Est-ce que c'est possible en présence de ce qui se passe ?

—Vous vous faites du mal . . . beaucoup de mal . . .

—Et qu'importe ? Je voudrais mourir . . . Que ne suis-je mort avant cette guerre fatale ? . . . Ils sont heureux, ceux-là qui n'ont pas vu la France humiliée, vaincue, ils sont heureux et je les envie !

Les yeux de M. d'Areynes s'injectaient de sang. Les veines de ses tempes se gonflaient de plus en plus.

Soudain, il s'interrompit et se tourna vers la porte par laquelle était entré Pierre Renaud.

Cette porte venait de s'ouvrir avec violence, et un homme de quarante ans environ faisait irruption dans le hall.

Le nouveau venu portait un costume de chasse de velours d'un vert sombre, à côtes.

Il tenait à la main une carabine.

En le voyant, le comte poussa une exclamation et courut à lui.

—Te voilà, Raymond, s'écria-t-il, que sais-tu ? Que viens-tu m'apporter ?

—Claude Reis est mort, frappé à côté de moi... répondit Raymond d'une voix sourde.

—Encore un brave de moins !

—Jacques est blessé....

—Dangereusement ?

—J'en ai peur....

—Lui aussi !

—Il nous a fallu battre en retraite, car nous allions être cernés, Enfin, c'est la défaite !

—La défaite, encore !....

—Encore, oui, et partout !.... répliqua Raymond avec rage. Ah ! nous sommes bien perdus !....

Un long sanglot souleva sa poitrine.

—Perdus !.... répéta le comte. Mais non pas sans espoir.

—Sans espoir !

—Non ! Je ne te crois pas ! Je ne veux pas te croire !....

—C'est que vous ne savez rien.... Sedan est au pouvoir des Prussiens....

M. d'Areynes, effaré, les yeux agrandis, ouvrit la bouche pour pousser un cri d'horreur, mais le cri s'éteignit sur ses lèvres.

Raymond continua :

—L'armée française est prisonnière....

—Impossible.... Impossible.... bégaya le comte.

—Le maréchal Bazaine est bloqué dans Metz avec deux cent mille hommes.

—Il sortira de Metz et recommencera la lutte.

D'une voix étranglée, à peine distincte, Raymond reprit :

—Aucune lutte ne sera possible.... l'empereur Napoléon a rendu son épée au roi de Prusse !.... Comme l'armée, il est prisonnier....

Cette fois, une exclamation de rage put jaillir de la gorge du comte, qui leva ses deux mains tremblantes vers le plafond du hall et balbutia :

—Mais alors, c'est la fin de tout ! c'est l'effondrement ! Avant quinze jours les Prussiens seront aux portes de Paris, et la terre ne les engloutira pas, et nos canons ne foudroieront pas ces hordes sauvages ! La haine ne donnera pas à tous ceux qui peuvent porter un fusil une fourche, une faux, le courage du désespoir, le courage de défendre leurs foyers et de combattre l'invasion, et de tuer au moins avant de mourir.

L'exaspération du comte était effrayante.

Des flocons d'écume moussaient aux coins de sa bouche. Son visage congestionné devenait méconnaissable.

Soudain, les lèvres agitées d'un tremblement convulsif ne prononcèrent plus que des mots inarticulés et sans suite ; le corps s'immobilisa, puis, comme un chêne dont la hache des bûcherons a sapé le pied, il s'abattit de toute sa hauteur sur le parquet.

Raymond Schloss et Pierre Renaud s'étaient élançés en même temps vers M. d'Areynes pour le soutenir. Mais il était trop tard.

Ils ne purent que tomber à genoux auprès du corps inanimé.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le valet de chambre pâle d'épouvante. C'est une attaque d'apoplexie ! Elle n'était que trop prévue !.... Depuis tous ces horribles événements, monsieur le comte se faisait tant de mal ! C'est à ça que ça devait aboutir !

—Que faire ? demanda Raymond, non moins effrayé que le valet de chambre.

—Ah ! si je le savais....

—Cependant nous devons tenter quelque chose.... nous ne pouvons pas laisser mourir monsieur le comte sans essayer au moins de le sauver....

—Il faudrait un médecin.... il faudrait le Dr Pertuiset.

—Certes ! Mais où le prendre ?

—Chez lui, à Fenestrange.

—Depuis deux jours il s'est offert comme médecin adjoint aux ambulances militaires. Je ne le trouverai pas.

Enfin j'y vais quand même et peut-être pourra-t-on me dire où il est....

Et Raymond s'élança vers la porte du hall.

Au moment de l'atteindre il s'arrêta et sa figure prit une expression d'angoisse.

II

Un murmure de voix, un cliquetis d'armes, un bruit de pas tout à la fois lourds et rapides, se faisaient entendre du côté de la cour.

Raymond courut à une fenêtre qu'il ouvrit

Il se pencha sur la barre d'appui et regarda au dehors, mais aussitôt il eut un brusque mouvement de recul.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Pierre Renaud.

—Les Prussiens occupent Fenestrange, il ont envahi le parc.... ils entrent au château, répondit Raymond à demi-voix.

Le valet de chambre, toujours agenouillé près du corps de son maître, se dressa comme mû par un ressort.

—Ils entrent au château.... murmura-t-il avec une terreur manifeste. Oh mon pauvre maître !!

Raymond saisit sa carabine tombée sur le tapis du hall au moment où il se précipitait au secours du comte.

Il bondit jusqu'à la fenêtre ouverte qu'il venait de quitter, et murmura en épaulant son arme :

—Il doit y avoir un officier.... Je descendrai du moins celui-là.

Et il ajusta. Son doigt allait presser la détente.

Pierre Renaud l'arrêta par ces mots :

—Deviens-tu fou ? Nous devons à tout prix essayer de sauver monsieur le comte, et tu vas nous faire massacrer.... tu vas faire incendier le château !....

—C'est vrai.... balbutia Raymond en désarmant sa carabine et en la lançant avec rage sous un meuble où elle disparut.

Renaud, à son tour, se penchait sur la barre d'appui de la fenêtre dominant la cour intérieure vaguement éclairée par les falots que portaient des soldats prussiens.

—C'est un blessé qu'on amène.... dit-il en se tournant vers Raymond, un médecin militaire allemand l'accompagne.... Il faut maîtriser sa colère en ce moment.... Il faut imposer silence à son patriotisme.... Va au-devant de ces hommes....

—Au devant des Prussiens !! Je ne pourrai jamais leur cacher la haine qu'ils m'inspirent !

—Il le faut cependant !! Ouvre-leur toutes les portes, amène-les ici....

Et comme Raymond ébauchait un geste de refus, le valet de chambre ajouta :

—C'est la Providence qui les envoie en ce moment !.... Songe que ce médecin allemand peut sauver notre maître, et le salut de monsieur le comte avant tout !

—Tu as raison ! répliqua Raymond Schloss, j'y vais ! Mais, tonnerre ! ces gens-là me paieront ça plus tard !

Et il sortit rapidement, tandis que Pierre Renaud s'agenouillait de nouveau auprès du corps inanimé de M. d'Areynes.

En quelques secondes Raymond eut gagné la cour où les domestiques effarés ne savaient que répondre au chirurgien bavarois demandant impérieusement une chambre et un lit pour un officier blessé.

Des ambulanciers allemands portaient ce blessé sur un brancard et un détachement de fantassins, conduits par un sous-officier, lui faisait escorte.

Raymond s'approcha du médecin-major et, s'efforçant d'éteindre le feu de la haine qu'il sentait s'allumer au fond de ses prunelles, il dit d'une voix agitée :

—On vous donnera tout ce que vous désirez, monsieur, mais par grâce, par pitié, suivez-moi !.... Venez sauver mon maître, s'il en est temps encore !

—Quel est votre maître ? demanda le Bavarois en français, et avec très peu d'accent.

—C'est le propriétaire de ce château, le comte d'Areynes....

—Que lui est-il arrivé ?

—Il vient d'être frappé d'une attaque d'apoplexie....

—Je vous suivrai dès que mon blessé sera installé....

Raymond donna l'ordre aux domestiques d'introduire les brancardiers et leur fardeau dans un petit appartement du rez-de-chaussée ouvrant sur la cour.

Le médecin-major s'assura que l'officier serait bien couché et dit à Raymond :

—Maintenant, conduisez-moi auprès de votre maître....

—Venez, monsieur.

Le Bavarois gravit à la suite de Raymond l'escalier monumental et pénétra dans le hall.

Le corps de M. d'Areynes était toujours étendu sur le tapis à l'endroit où nous l'avons vu s'abattre ainsi qu'un chêne coupé par le pied.

Pierre Renaud, pâle comme un mort, montrait un visage terrifié. Il tenait l'une de ses mains appuyée sur le cœur de son maître, et il lui semblait que ce cœur ne battait plus.

De grosses larmes coulaient une à une des paupières rougies du fidèle serviteur.

—Ah ! s'écria-t-il en voyant entrer le chirurgien que précédait Raymond, sauvez-le et quoique vous soyez un ennemi, je vous bénirai !....

XAVIER MONTÉPIN.

A suivre

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELLIÈRE

Elle entraîna Georgette dans le salon, la prit dans ses bras et la serrant fiévreusement contre son cœur :

— Oh ! je t'en prie, ma fille, mon enfant, je t'en supplie ! s'écria-t-elle, ne dis rien à personne. . . . Vois-tu, si Paul et son père savaient cela, j'en mourrais !

— je ne dirai rien, ma mère, je vous le promets.

— Tu me le jures !

— Oui, je vous le jure !

— Ah ! tu es une bonne fille, ma Georgette, une brave enfant ! Aussi, je t'aime, je t'aime bien, va. Mais dis-moi que tu ne m'en veux pas !

— Pourquoi vous en voudrais-je, ma mère ? Vous n'aviez que de bonnes intentions ; cet homme vous a trompée comme il m'a trompée moi-même. Mais qui est-il donc, cet homme ?

— Ah ! ne me le demande pas et ne parlons jamais de lui. . . . Cet homme est un misérable, Georgette, le plus grand des misérables ! Il m'a trompée et, moi, j'ai trompé ce malheureux père ! . . . Oh ! quelle honte ! quelle honte.

Elle avait besoin d'être seule. Elle congédia Georgette en lui disant :

— Monte dans ta chambre, ma fille, et tu changeras de toilette.

Jamais la marchande à la toilette ne s'était sentie aussi inquiète. Elle avait longuement, péniblement préparé une combinaison, qu'elle croyait une merveille d'habileté ; et à quoi avait-elle abouti ? A se couvrir de honte !

Quel écrasement ! C'était horrible !

Depuis le drame de Bougival, tout avait marché au gré de ses désirs, et voilà que tout à coup, la fortune la trahissait. Était-ce donc la série noire qui commençait ? Une sorte de terreur superstitieuse s'empara d'elle.

Oh ! ce Forestier ! Il avait été son mauvais génie !

Elle ne l'avait pas revu depuis les papiers jetés dans les flammes du foyer ; elle ne savait pas ce qu'il était devenu et moins encore ce qu'il pouvait faire ; mais en pensant au misérable, elle se sentait horriblement angoissée. Quelque chose lui disait qu'elle n'en avait pas fini avec cet homme et que si de nouvelles douleurs, de nouvelles hontes lui étaient réservées, elles lui viendraient par lui.

Oui, elle sentait que Forestier, ce repris de justice, était l'instrument de son châtement.

XII.—QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

Nos lecteurs connaissent suffisamment Forestier pour le considérer comme inaccessible à l'affection paternelle, aussi bien qu'à tout autre sentiment honnête.

Il s'était rappelé un jour qu'il avait une fille parce qu'il pouvait se servir d'elle, comme d'un instrument devant l'aider à réaliser ses rêves de fortune. Et quand il avait vu ses espérances ruinées par la destruction des papiers, il ne s'était plus préoccupé de Georgette.

Cependant, un jour qu'il s'ennuyait, ne sachant que faire, il eut la curiosité de savoir si sa fille était toujours à Monthléry.

Il se rendit dans la petite ville et entra dans l'auberge où il avait précédemment déjeuné.

Comme la première fois, il fit causer la patronne qui, l'ayant reconnu, s'empessa de le servir elle-même.

— Y a-t-il du nouveau au "Faisan doré" ? lui demanda-t-il ; la fille adoptive du sieur Reboul y est-elle toujours ?

— Eh ! bien oui ! elle était vraiment trop malheureuse pour pouvoir rester dans une pareille baraque ; elle en avait assez, on peut dire beaucoup trop, et elle est partie.

— Ah !

— Elle a planté là le vieux ivrogne et sa sale guenon.

— Mais où est-elle allée ?

— A Paris.

— Et que fait-elle à Paris ?

— Dame, je ne sais pas, moi. . . . Vous savez, ce jeune homme ?

— Quel jeune homme ?

— Eh bien, ce jeune homme dont je vous ai parlé, qui faisait la cour à Mlle Georgette.

— Ah ! oui, cette espèce de rapin. Eh bien ?

— M. Paul Lebrun n'est pas une espèce de rapin, monsieur, répliqua la cabaretière comme offensée, c'est un jeune artiste de beaucoup de talent, qui a eu le grand-prix de Rome.

Son père, qui est maître sculpteur sur bois et qui, bien qu'il ait une assez belle fortune, dit-on, a consenti au mariage de son fils avec Mlle Georgette.

— Oh ! alors, je n'ai plus rien à dire ; tout cela est très bien.

— En attendant le mariage, qui ne tardera pas à avoir lieu, Mlle Georgette demeure chez une dame où son fiancé l'a placée.

— Pouvez-vous me dire le nom de cette dame ?

— Non, monsieur ; mais, si vous aviez intérêt à le connaître, il faudrait vous adresser à M Delmas, le secrétaire de la mairie de Monthléry.

— Vous savez sans doute où demeure M. Paul Lebrun ?

— Je sais, comme toutes les personnes de la ville qui s'intéressent à Mlle Georgette, que M. Paul Lebrun a son atelier boulevard de Clichy et qu'il habite avec son père rue Saint-Maur.

Forestier n'en demanda pas davantage ; il en savait assez. Il lui était agréable d'apprendre que sa fille allait se marier, et déjà il examinait quel profit il pourrait tirer de la nouvelle situation de Georgette. Il se dit qu'il devait garder le silence, faire le mort jusqu'après le mariage ; alors si, comme on venait de le lui dire, le père du jeune artiste était riche, il verrait ce qu'il aurait à exiger de sa fille et de son gendre.

Il revint à Paris, en se félicitant d'être allé à Monthléry ; c'était une bonne inspiration qu'il avait eue.

Nous savons comment vivait Forestier, qui se faisait appeler Louis de Fabrège. La passion du jeu l'avait repris, et depuis qu'il ne pouvait plus compter sur Mme Prudence, c'était au jeu qu'il demandait ses moyens d'existence. Mais, comme nous l'avons dit, poursuivi par une mauvaise chance à laquelle il ne comprenait rien il perdait en dix heures ce qu'il avait gagné en une nuit ; il était presque toujours sans argent, obligé souvent de recourir à la bourse de son nouvel ami, José Ducos, et continuait de courir après la fortune, qui ne se laissait pas saisir.

Il admirait José Ducos et il enviait cet homme froid qui, impassible au milieu des surprises du jeu, semblait maîtriser la fortune et enchaîner la chance.

Cet Espagnol exerçait sur lui une sorte de fascination ; il reconnaissait la supériorité de cet homme mystérieux, et c'était devant cette supériorité qu'il s'inclinait.

D'ailleurs, quand il gagnait, n'était-ce pas parce qu'il s'associait au jeu de José Ducos ou qu'il suivait ses conseils. Mais alors, pourquoi allait-il seul dans ces tripots où l'Espagnol l'avait présenté et fait accepter ?

Mais si, tout à coup, José Ducos venait à lui manquer, où en serait-il ? Il lui faudrait reprendre le métier de voleur, en s'affiliant à d'anciens camarades de prison, cambrioleurs associés pour piller les maisons isolées ou attaquer les passants, la nuit, dans une rue sombre.

Triste perspective pour M. Louis de Fabrège.

Forestier se souvenait du régime de la maison centrale où il avait passé huit années, et il ne tenait pas à y retourner.

Mais il n'avait plus que dix francs dans sa poche, et ce n'était pas avec un demi-louis qu'il pouvait aller dans une maison de jeu et tenter de s'y refaire. Ah ! si la caisse de Mme Prudence lui était encore ouverte ! . . . Ce n'était pas seulement les précieux papiers qu'il avait brûlés comme un imbécile qu'il était : il s'était brûlé lui-même chez la brocanteuse.

Il ne demandait que cinq louis pour livrer et gagner une nouvelle bataille sur le tapis vert ; mais où les trouver, ces cinq louis, qui pouvaient lui en faire gagner cent ?

Il se livrait à ces tristes réflexions en longeant, la tête baissée, le parapet des quais.

Soudain, un homme l'arrêta en disant :

— Halte-là !

Forestier tressaillit ; mais il se rassura aussitôt en reconnaissant son ami Gandon, le faux baron de Lormier.

— Ah ça ! mon cher, que deviens-tu donc ? dit-il, il y a une éternité qu'on ne t'a vu rue de Courcelles. Voyons, pourquoi ne viens-tu plus ?

— Pourquoi ? je ne sais pas.

— Singulière réponse ; tu ne peux pas me dire que tu as été malade ou que tu t'es absenté de Paris, puisque je sais par José Ducos

où tu as passé plusieurs soirées. José était hier soir chez Mme Cauwey et a regretté de ne pas t'y trouver. . . . Hier encore il a eu une veine. . . . Quel joueur, mon ami, quel joueur !

—Je le connais.

—Décidément, il s'est pris d'une grande amitié pour toi, ce fier hidalgo qui, pourtant, ne prodigue guère sa sympathie. Il a dit de toi les choses les plus flatteuses.

—Je ne manquerai pas de l'en remercier.

—Alors viens ce soir rue de Courcelles, il y sera.

—Ah ! il y sera.

—Oui, il l'a promis ; une revanche qu'on lui demande.

—Malheureusement, mon cher baron. . . .

—Eh bien, quoi ?

—Je ne peux pas aller ce soir chez Mme Cauwey.

—Bon, je comprends, tu as trouvé hier ou avant-hier plus forts que toi.

—Voilà !

—Et ta poche est vide ?

—Oui.

—En ce cas, José et moi nous t'avancerons quelques louis et tu pourras te refaire. Mon vieux, les destins et les flots sont changeants, comme dit la chanson. Je ne te citerai pas dix joueurs, ni vingt, mais cent que je connais, qui après avoir perdu leur dernier ou ont ensuite remué l'or à la pelle.

Se tenir à l'écart, boudier ses amis, ça ne vaut rien. Morbleu ! quand on est Louis de Fabrège, un homme. . . . distingué, on ne craint pas de se montrer. Rappelle-toi le mot d'un grand ministre à ceux qui lui recommandaient quelqu'un :

“ Est-il heureux ? ”

Mon cher, si on ne l'est pas, il faut au moins le paraître.

Allons, c'est dit, c'est convenu, tu viendras ce soir.

Ils se quittèrent.

Forestier avait été quelque peu réconforté par les paroles du faux baron. Et puis, il trouverait José Ducos chez Mme Cauwey.

Il s'occupa avec un soin tout particulier des détails de sa toilette, et le soir, à dix heures et demie, il fit son entrée dans le salon de l'Américaine, où se trouvaient les habitués de la maison.

Après avoir échangé quelques paroles avec Mme Cauwey, charmée de le revoir, et fait une abondante récolte de sourires, Forestier se hâta de passer dans les salles du jeu. Ni Gandon, ni José Ducos ne s'y trouvaient. Debout auprès de la table au tapis vert, il suivait d'un regard fiévreux les péripéties de la partie engagée et éprouvait un supplice pareil à celui de Tantale. Devant ces piles d'or passant d'un côté à l'autre, il palpait comme l'affamé, qui voit devant lui des mets succulents auxquels il lui est défendu de toucher.

Au contact d'une main qui se posait familièrement sur son épaule, il se retourna et se trouva en présence de José Ducos, toujours énigmatique, mais dont le visage avait une expression bienveillante.

—Vous ne jouez pas, monsieur de Fabrège ? dit l'Espagnol.

—Le baron ne lui a pas encore parlé, pensa Forestier.

Et il répondit :

—Non, je ne me sens pas en veine.

—En ce cas, vous avez raison de ne pas jouer. J'ai toujours remarqué qu'une voix mystérieuse nous conseille d'aborder le jeu ou de nous en éloigner.

Quand il m'est arrivé de ne pas tenir compte d'un pressentiment, je m'en suis repenti. Tenez, je prendrais les cartes en ce moment sans confiance. Donc, je m'abstiens. Un peu plus tard dans la soirée, je verrai.

Si vous le voulez bien, nous laisserons ces messieurs continuer leur partie.

Don José passa sous le sien le bras de Forestier et l'entraîna dans une petite pièce alors déserte, où leur arrivaient l'écho des demandes et des réponses échangées entre les joueurs et les sons du piano sur lequel on exécutait un morceau de la *Belle Hélène*.

Ils s'assirent sur un canapé,

—Mon cher José, dit Forestier, j'ai à vous remercier.

—Me remercier ! Et de quoi ?

—Des choses extrêmement flatteuses que vous avez dites de moi à mon ami le baron de Lormier.

—Mais que lui ai je donc dit ? Que vous êtes un homme distingué, de bonne compagnie, très intelligent et que j'ai beaucoup d'amitié pour vous ? Mais cela, mon cher de Fabrège, je l'ai dit à vous-même.

—Croyez-bien, mon cher don José, que j'ai aussi beaucoup d'amitié pour vous.

—Hé ! je le sais bien ! notre amitié est née de la sympathie que nous avons tout de suite éprouvée l'un pour l'autre.

L'Espagnol fixait sur Forestier ce regard perçant qui semblait fouiller jusqu'au fond des consciences, et produisait sur ceux qui le subissaient une sorte de fascination.

—Mon cher Fabrège, reprit-il d'une voix grave, votre ami de Lormier, sans s'écarter de la discrétion que la délicatesse lui imposait, m'a appris que vous aviez eu une existence tourmentée et que vous

n'aviez pas toujours été heureux comme vous le méritiez. Que voulez-vous, la vie a de nombreux revers. Moi-même, j'ai rencontré sur ma route de redoutables ennemis, des difficultés contre lesquelles j'ai dû déployer toute mon énergie ; aussi je m'intéresse à vous qui, comme moi, avez lutté vaillamment.

Il prit la main de Forestier et en examina les lignes.

—J'ai appris beaucoup de choses, dit-il, et, entre autres, à lire, comme votre Français, le célèbre Desbarolles, dans l'entrecroisement des lignes de la main, qui ne disent rien au vulgaire, mais qui sont pour le chiromancien des signes infaillibles. Voulez-vous savoir ce que je vois dans votre main ? Eh bien, mon cher Fabrège, j'y vois que, appelé à une grande fortune vous vous êtes heurté jusqu'ici à des obstacles qui vous ont empêché de réussir. Vienne une occasion favorable, et votre destinée s'accomplira,

—Don José, qu'elle vienne donc vite, cette occasion favorable, je l'attends !

—Peut-être ne tardera-t-elle pas à se présenter. En attendant, ne dédaignez pas, comme cela vous est arrivé plusieurs fois, les conseils que je me permets de vous donner. Croyez-bien que je connais mieux que vous le champ de bataille sur lequel vous avez à manœuvrer.

—Vous êtes mon Mentor, José, je me livre entièrement à vous.

—Et vous vous en trouverez bien, mon cher Fabrège.

En lui-même, l'Espagnol se disait :

—Je tiens cet homme ; j'en ferai, entre mes mains, une pâte molle que je pétrirai à volonté.

Il se leva, disant :

—Revenons maintenant dans la salle de jeu, je sens la veine me revenir. Voulez-vous entrer dans mon jeu ?

—Je le voudrais, mais. . . .

—J'ai compris.

Et don José glissa trois louis dans la main de Forestier.

Les joueurs étaient dans le feu de l'action ; ils parlaient peu, ils étaient haletants, enfiévrés par la passion du jeu. La joie des gagnants, la figure livide des perdants présentaient un spectacle hideux.

Don José avisa un jeune homme qui venait d'entrer et semblait attendre qu'un joueur décaivé lui cédât sa place.

C'était le fils d'un fabricant de chaussures qui était mort en lui laissant une fortune amassée pendant cinquante années d'un travail persévérant ; il l'avait déjà sensiblement écornée.

—Si vous désirez faire une partie, M. Bréguet, lui dit José, je suis à vos ordres.

—Eh bien, monsieur, jouons.

Ils s'installèrent à une table de jeu.

Les débuts furent heureux pour le petit jeune homme ; il avait quatre points sur cinq et l'Espagnol pas un ; mais deux fois de suite don José eut le roi et fit la vole.

—Votre revanche, monsieur, dit-il.

Les revanches se succédèrent. Bréguet ne gagna pas une partie. Comme tous les joueurs malheureux, il s'obstina ; on doubla, on tripla les enjeux, sa déveine persista. Quand il se leva, ses poches étaient allégées de dix mille francs ; deux mille restaient le portefeuille et le porte monnaie de Forestier.

—Restons sur notre succès, dit l'Espagnol, et partons.

Forestier se laissait guider par José ; il l'aurait suivi jusqu'au bout du monde,

—Nous allons souper, dit don José.

Il le conduisit dans un de ces restaurants de nuit bien connus des viveurs, et se fit servir dans un cabinet particulier.

Le menu se composa de mets exquis, arrosés de vins des meilleurs crus. Forestier ne s'était jamais trouvé à pareille fête.

L'Espagnol se départit de sa gravité habituelle et se montra pétillant d'esprit ; sa conversation était semée de traits imprévus, d'anecdotes piquantes. Forestier lui-même devenait expansif ; toutefois il s'observait afin de ne rien laisser voir de ce qu'il avait intérêt à cacher.

Quand ils furent au dessert, fumant un excellent cigare et dégustant de fines liqueurs, don José, suivant une expression vulgaire, se déboutonna tout à fait et fit une profession de foi bien digne de lui et du bandit qui l'écoutait.

—Mon cher, disait-il, c'est grand plaisir de causer avec un ami qui sait vous comprendre. Par une longue pratique des hommes et des choses, je suis arrivé à cette conclusion que le monde est partagé en deux catégories de gens ; les dupeurs et les dupés. Ces derniers, c'est vous, c'est moi, si nous ne sommes pas assez habiles pour être des premiers.

Ceux-ci ne se laissent pas leurrer par les grands mots de vertu, honneur, dignité, respect des lois, des expressions creuses qui sont la monnaie courante dont on paie les naïfs ; parfois, ils affectent d'y croire, mais ne sont pas assez bêtes pour les prendre au sérieux. Ni toi, ni moi ne nous rangeons dans la catégorie des imbéciles, n'est-il pas vrai ?

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Nous Continuerons Encore Pour
Quelques Jours Notre

**GRANDE VENTE
D'INVENTAIRE**

Nous avons fait de Nou-
velles Réductions

100 doz de serviettes en toiles, réduites
moitié prix.
2000 vgs de splendide toile blanche, de 40
à 108 pes de largeurs, réduite à moitié prix.
Un lot de très belles serviettes de table lé-
gèrement avariés, réduites de 33½ à 50 p.c.
200 coupons de magnifiques toiles à nappe,
damassées et blanchies, coupons dans tous
les prix depuis \$3 chaque moins 33½ p. c. de
réduction.
Coupons en toile écarlate, nappes avec bords
en couleur, nappes à thé, serviette à cabaret,
dessus de bureau, dessus de buffet, serviet-
tes, etc., 2 20 p. c.

**COUPONS D'INDIENNES
A MOITIÉ PRIX**

John Murphy & Cie
2343 Rue Sainte-Catherine
Coin de la rue Metcalfe
Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 3833

J. EMILE VANNIER
(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING, MONTREAL

GEORGE VIOLETTI
Seul fabricant de Harpes au Canada. Spé-
cialité : Réparations d'instruments
en cuivre et bois, Argentu-
res, dorures, etc.
No 17, RUE GOSFORD
MONTREAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE
La plus intéressante des re-
vues parisiennes
ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la pre-
mière, après l'apparition en volume, les
romans des principaux écrivains de ce
temps notamment : Paul Bourget, Fran-
çois Coppée, O Daudet, etc.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-
GNY, 126 W. 25th street, New-York où à
la succursale, 1608, Notre-Dame, G. Hu-
rel, gérant.

LA FAMILLE
PARIS : 1, Rue de la Perle
AMBIENT : Du 11, 2, Prince

**CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITES, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC**
COLLABORATEURS CÉLÈBRES
ŒUVRES INÉDITES
MODES M^{me} Aline VERNON
ABONNEMENT D'ESSAI
Cinquante centimes pour Deux mois

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,
"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

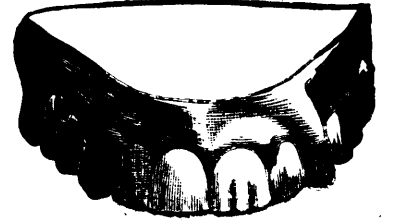
Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.
Chirurgien - Dentiste
200 RUE ST-DENIS
Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le
chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote,
ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans
palais ou sur monture en or, aluminium,
vulcanite, ou cellulose. Obturation en or,
argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistant que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.
A. S. BROUSSEAU, L.D.S.
N 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

LA PRESSE
JOURNAL QUOTIDIEN
Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE
Les petites annonces de LA PRESSE son-
lues par tout le monde.
Désirez-vous un oemmis ?
Annoncez dans LA PRESSE
LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.
Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.
Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.
Désirez-vous retrouver un art ole perdu
Annoncez dans LA PRESSE.
Tout le monde reçoit LA PRESSE.
Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 2 Février 1895

39,078
La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
nota.
BUREAUX
71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois,
ex-médecin surintendant de l'institut Mur-
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-
lire, etc. Traitement radical des habitudes
d'intempérance, morphimanie, etc., par la
méthode du Gold Cure.

MAISON FONDÉE EN 1852
C. LAVALLÉE
(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et fanfare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

135, COTE ST-LAMBERT
MONTREAL

Laprie & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST-DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC., ETC.
TÉLÉPHONE 7263

V. ROY & L. Z. GAUTHIER
Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.
Le **VIN** à
l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**
de **FOIE** de **MORUE**, est souverain
CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES de **POITRINE**.
EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PLUS DE CHEVEUX GRIS
AVEC L'USAGE DU
"LUBY"

LE LUBY n'est pas une teinture
mais restaure la couleur originale et natu-
relle de la chevelure.
LE LUBY donne aux cheveux du
ton et de l'énergie, assurant ainsi une
chevelure abondante.
LE LUBY arrête la chute des che-
veux, prévient la calvitie et produit une
nouvelle croissance.
LE LUBY guérit et prévient les ma-
ladies de la tête, et n'a pas d'égal pour
l'entretien de la moustache et de la barbe.
LE LUBY est reconnu comme la
meilleur préparation qui ait jamais été in-
ventée pour la chevelure.
En vente partout, 50c la bouteille.

A. DANAI, L. C. D.
CHIRURGIEN-DENTISTE



Obstructions en or, argents et platine.
Dents posées sans palais ou sur dentier en
Aluminium, Cellulose, Vulcanite, avec de
magnifiques gençoives en cellulose Ex-
traction sans douleur par l'électricité, et
anesthésie locale.
123 RUE ST-LAURENT

AUX DAMES
ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprennent le Dessin des Patrons, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.
ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS, Mont-
real. Téléphone 6057.
Mme E. L. ETHIER, Principale.

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.
CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mecha-
nical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$1.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.